

regards

LE JEUDI

N° 137

* 27 AOUT 1936



24 pages

**UN MOIS DE LUTTE CONTRE LE
FASCISME ET LE BLOCUS** PAR G. PERI

UNE INTERVIEW DE LEON JOUHAUX

EN ESPAGNE : LES ARTICLES DE NOS
ENVOYÉS SPÉCIAUX



Au cours de la semaine dernière une grève des bateliers, très rapidement terminée par une victoire, a immobilisé le trafic durant 24 heures.

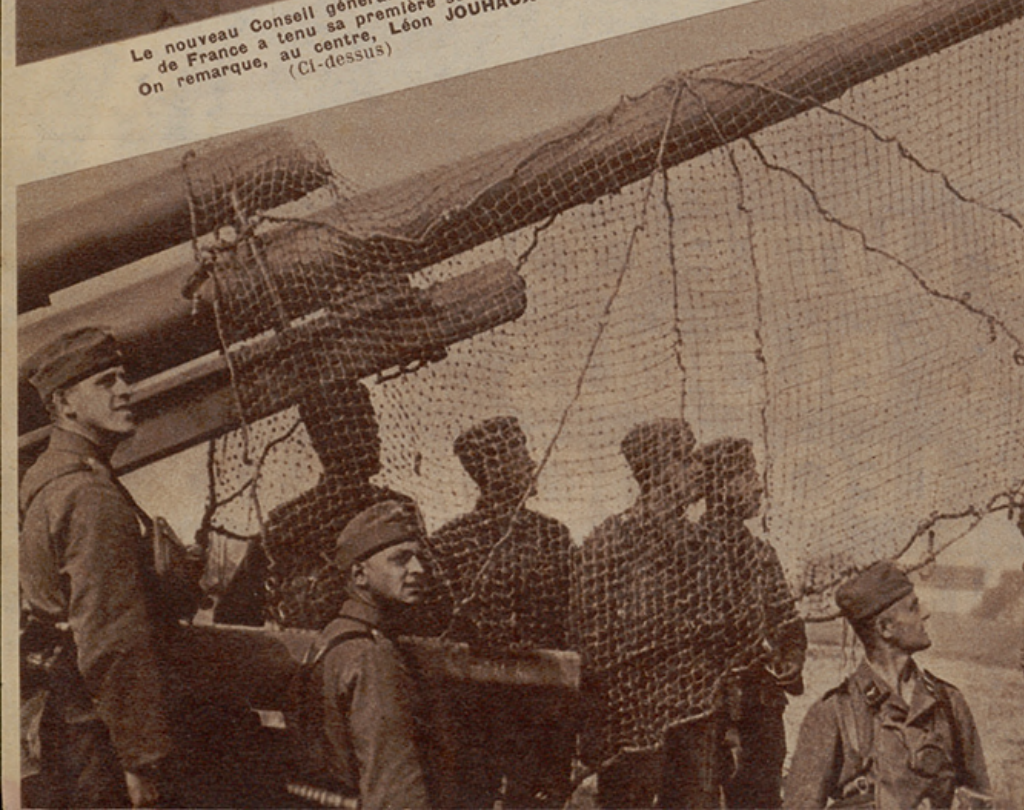


Le camp de vacances international des Jeunes de l'enseignement se tient actuellement à Thonon-les-Bains, avec 150 Français, 140 Anglais et 10 Belges. Au centre : BERTHET, organisateur du camp, et G. COGNROT.



Le nouveau Conseil général de la Banque de France a tenu sa première séance. On remarque, au centre, Léon JOUHAUX (CI-dessous).

Les forces aériennes allemandes effectuent de grandes manœuvres. CI-dessous : Un canon antiaérien camouflé à l'aide d'un filet.



Le Parti communiste a tenu un grand meeting à Saint-Denis. Maurice THOREZ en train de prononcer un discours.



Une délégation de la Commission de l'Air est partie pour Moscou dans un avion piloté par CODOS. Au centre du groupe : BOSSOUTROT, qui préside la délégation (CI-dessous).

Le suicide du Croix de Feu Hugues de BARBUAT, au château du colonel de la ROCQUE, ayant été entouré de circonstances suspectes, l'exhumation du corps a été ordonnée. (CI-dessous)



UN MOIS DE LUTTE

contre le Fascisme ... et contre le Blocus

Par Gabriel PÉRI

APRÈS un mois de guerre — et hélas ! — après un mois de blocus, où en est l'Espagne républicaine ?

Lorsque vous interrogez les combattants de la Liberté, ceux qui fusil au poing gardent les barricades, ceux qui font le coup de feu sur le front de Saragosse ou dans la Sierra, tous formulent la même réponse : La lutte est dure, elle sera longue, mais nous vaincrons. Aucun doute n'effleure ces magnifiques luttés. Quand ils lèvent le poing vers le ciel c'est pour affirmer cette certitude de la victoire.

Cette conviction n'est pas un acte de foi aveugle. Elle repose sur des données solides. L'immense majorité du peuple espagnol est avec la République, avec le Front Populaire. Sauf dans la Navarre carliste, c'est par la terreur que le fascisme se cramponne dans les positions qu'il a conquises et dans lesquelles il est en quelque sorte prisonnier. Le Maroc lui-même est agité d'un grand frémissement. Le ré-

servoir africain n'est plus sûr pour le général Franco. Bref la lutte se déroule entre l'Espagne — l'Espagne nationale — et l'autre Espagne des généraux traîtres à la patrie.

Mais dans cette lutte les républicains disposent d'autres avantages : l'avantage numérique et aussi la possession des centres industriels vitaux de la péninsule.

Alors pourquoi une bataille si dure, pourquoi une lutte si longue ?

Pour deux raisons : A cause de la multiplication des fronts d'abord. A cause de l'intervention du fascisme étranger ensuite.

Six fronts de guerre ! c'est un record.

Front de Saragosse au Nord-Est : Les gouvernements investissent la capitale de l'Aragon. Maîtres de Tardienta et d'Almudébar ils l'ont coupée de ses communications avec Teruel et Huesca.

Front de Guadarrama au Nord : Là, s'est brisée l'offensive rebelle sur Madrid. La capitale espagnole est dégagée. A l'ouest les républicains se sont ouverts la route vers Avila. A l'est ils contrôlent la route Madrid-Saragosse.

Front de Guipuzcoa : c'est là que les rebelles viennent de diriger sur Irun et San Sébastien une double attaque par terre et par mer. Cette double offensive s'est jusqu'ici brisée à la résistance des républicains.

Les trois autres fronts sont ceux des Asturies, de l'Andalousie et de l'Es-

tramadoure. Dans les Asturies, Gijón est aux mains des républicains et Oviedo encerclée par eux. En Andalousie les rebelles tentent un effort désespéré sur Malaga. Mais reculent en direction de Cordoue et de Grenade.

Le front d'Estramadoure enfin a été marqué par l'épisode dramatique de la prise de Badajoz suivie des massacres effroyables que l'on sait. Mais deux jours après à Medelia la colonne du Tercio était écrasée par les forces loyales et du coup le plan fasciste d'encerclement de Madrid était compromis.

Ajoutons que toute la côte de la Méditerranée et toute la côte Atlantique sont contrôlées par les Républicains qui ont occupé, en outre, Ibiza, Formentera, Minorque, et débarqué à Majorque.

Tous les observateurs scrupuleux des choses d'Espagne s'accordent sur un point : en dépit de la multiplicité des fronts, la bataille serait rapidement gagnée par la République sans l'intervention du fascisme étranger. C'est l'opinion que formulait ces jours-ci notamment avec autorité Léon Jouhaux, retour de Madrid.

Abordons une fois de plus ce grave et douloureux sujet : ce n'est point aux lecteurs de *Regards* si complètement renseignés par la magistrale étude de Gaston Cudenet qu'il faut révéler l'origine hitlérienne de la tentative de coup d'Etat des généraux rebelles. Les documents abondent qui découvrent la marque de fabrique de la conjuration. Mais pourquoi insister ? Pourquoi accumuler les preuves ? Personne — hors les traîtres de Coblentz, et encore ! — ne discute notre dossier.

Il est même certain que c'est en raison de cette complicité évidente des fascistes allemands et de leurs acolytes d'Espagne que M. Yvon Delbos imagina de soumettre aux puissances sa proposition de non-intervention. En quoi consistait-elle ? La France proposait que rebelles et gouvernement régulier fussent soumis au même traitement, au même boycott. Toutes les puissances auraient, d'un commun accord arrêté les exportations d'armes à destination de l'Espagne. Ne pas souscrire à la proposition, ne pas la respecter après l'avoir acceptée eût signifié avouer son dessein d'utiliser le drame espagnol pour sa-

tisfaire des ambitions internationales. Tel était le plan. Tous ceux qui consultèrent à son propos les hommes politiques de l'Espagne républicaine ont pu apprécier, dès que le Plan Delbos fut connu l'amertume qu'il avait suscitée chez nos amis de la-bas. Et quoi, disaient-ils en substance, depuis quand un gouvernement régulier et des factieux sont mis sur le même pied ? Au surplus, en supposant que tous les interlocuteurs de la France adhèrent à sa proposition, qui nous garantira qu'ils la respecteront avec scrupule ?

A quoi sans doute le gouvernement français pouvait répondre : Nous savons que vous êtes le seul gouvernement régulier de l'Espagne, nous souhaitons que votre succès soit prochain et éclatant, mais précisément en raison des influences étrangères que vous avez découvertes dans la rébellion, nous n'avons pas voulu donner prétexte à ceux qui rêvent de mettre le feu à l'Europe après avoir allumé des foyers dans votre pays. Voilà pourquoi nous suggérons qu'aucun fusil, aucune cartouche, aucune mitrailleuse ne soit exporté en Espagne.

Cette réponse eut peut-être atténué les ressentiments. Elle n'eût pas excusé l'erreur qui consiste à confondre l'Espagne et l'anti-Espagne.

Mais cette réponse, la France ne l'a pas faite. Elle ne pouvait pas la faire, car non contente de formuler une proposition aux autres, la France a, depuis le 1^{er} août, pris une décision en ce qui la concernait. Tandis qu'elle suggérait la cessation de tout envoi d'armes et de matériel destiné à l'Espagne, la France décidait d'interdire au gouvernement régulier de l'Espagne de se procurer sur le territoire français les moyens de défense qui lui étaient nécessaires.

Et voici comment, dans la pratique s'est traduite l'initiative de la France : depuis un mois l'Espagne est soumise au blocus. Depuis un mois Hitler et Mussolini arment les rebelles.

Le gouvernement français « réalise » certainement le paradoxe de ce résultat. Nous voulons croire qu'il ne l'avait pas prévu. Sans doute espérait-il qu'avec l'aide de la Grande-Bretagne, il obtiendrait rapidement l'adhésion de l'Italie fasciste et de l'Allemagne hitlérienne à son projet. Ainsil eût été écarté le danger d'une conflagration armée. Or cette attente a été déçue. Nous écrivons plus justement : ces illusions un peu naïves ont été dissipées.



Le poing levé, elle salue la République, la Liberté, ceux qui vont se battre pour elles...

La jeunesse qui part loyale et brave, sûre du destin de l'Espagne.

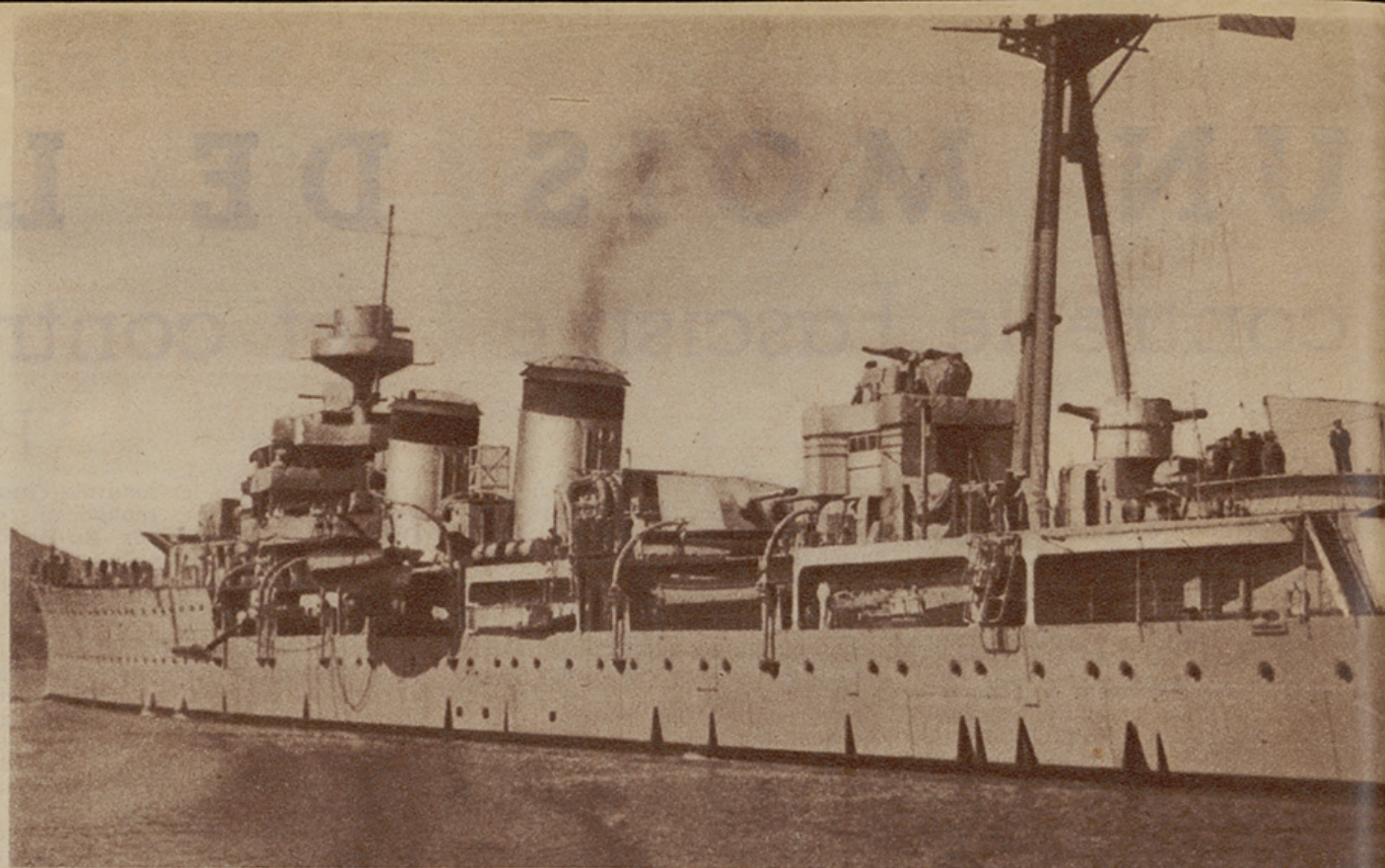
L'Allemagne et l'Italie ont attendu 19 jours pour répondre. Nous disons pour répondre, et non pour accepter, car en dépit des consignes que les bureaucrates réactionnaires du Quai d'Orsay distribuent chaque soir à la presse d'information, ni l'Allemagne ni l'Italie n'ont donné leur acceptation. Les deux gouvernements ont accumulé les objections, les conditions, les réserves. Le calcul du fascisme est aisé à discerner. La France est prise dans l'engrenage de sa proposition. Qu'elle renonce à son projet, l'Allemagne et l'Italie crieront au scandale et accuseront la France de visées interventionnistes. Que la France continue la controverse et, pendant des semaines encore, à défaut d'accord général, Hitler et Mussolini ravitailleront les rebelles cependant que M. Delbos appliquera les sanctions à la République espagnole. Il n'y a qu'un moyen de sortir de l'impasse : il faut, suivant l'expression de Jouhaux, *reconsidérer le problème de la neutralité*. Que la négociation sur le projet français se poursuive si l'on veut, mais en attendant qu'elle ait abouti à un accord dont l'exécution par tous sera contrôlée et garantie, il faut que cesse le blocus préventif appliqué à la République espagnole par la République française.

Mais ne voyez-vous pas les nuages qui s'accumulent ? Tenez-vous pour rien l'incident du *Kamerun* ? N'entendez-vous pas les menaces de la presse hitlérienne.

Oui, nous voyons, nous entendons. C'est précisément pour cela que nous formulons ces conseils. La preuve est faite que l'audace des gouvernements de violence est faite des hésitations, des faiblesses, des capitulations des gouvernements pacifiques. C'est ainsi que les faiblesses de l'Europe à l'égard de l'agresseur italien en Ethiopie ont préparé le coup d'Etat allemand en Rhénanie. C'est ainsi que le désarroi de l'Europe après le 7 mars a permis le coup de Dantzig. C'est ainsi que l'acceptation du fait accompli de Dantzig a autorisé la rébellion en Espagne. C'est ainsi que l'initiative française du 1^{er} août loin d'apaiser l'hitlérisme, l'encourage aux débordements de fureur de ses dernières heures.

Car lutter pour la paix, ça n'est pas gémir, et accumuler les concessions, et sacrifier ses amis, c'est aussi à claire et intelligente voix savoir dire : Non !

Gabriel PERI



Le croiseur rebelle « Almirante-Cervera », au large de Saint-Sébastien, bombarde la ville ouverte.



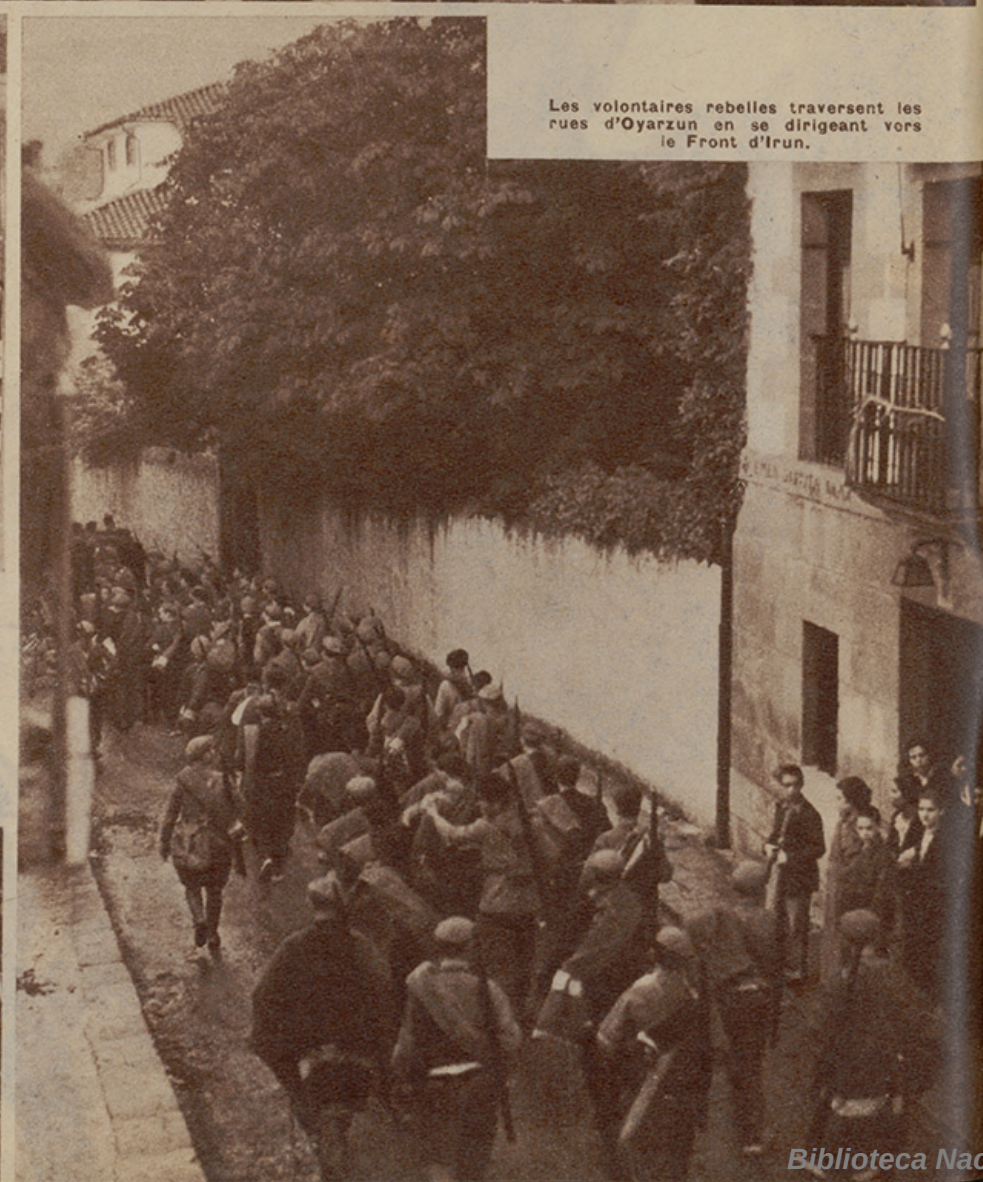
Les miliciens antifascistes partis de Saint-Sébastien et de la région arrivent en autocar sur le front.



Les milices gouvernementales, et leurs mitrailleuses, sur les marches d'une église de Saint-Sébastien.



La foule, entre deux bombardements, vient regarder les immeubles détruits par le tir des rebelles.



Les volontaires rebelles traversent les rues d'Oyarzun en se dirigeant vers le Front d'Irun.

INSTANTANES

DE LA GUERRE CIVILE EN ESPAGNE

PAR NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL J.-E. POUTERMAN

A Barcelone, le 19 juillet. Les batailles de rues font rage. On se bat depuis plus de 24 heures. Déjà de nombreux nids de l'insurrection ont été réduits. Mais devant la caserne de la Capitenaria, les ouvriers, armés de fusils de chasse et de revolvers, continuent à essuyer le feu nourri des militaires abrités par les hauts murs de cet édifice bâti il y a plus d'un siècle. Les combattants antifascistes derrière leurs minces barrières de pierres et de sacs de terre, subissent des pertes cruelles. Il faut à tout prix obtenir l'appui de l'artillerie. On dépêche un camarade demander du secours. Au bout de quelques temps arrive un canon traîné par des mulets. On essaie de mettre le canon en batterie. Les mulets tombent aussitôt raides, tués par les balles venant de la caserne. Des hommes s'attellent à leur place. D'autres hommes poussent le canon par derrière. Ils sont tous fauchés. Les mitrailleuses des insurgés ne chôment pas. Mais le canon avance quand même : derrière les cadavres de leurs camarades grimpent de nouveaux volontaires. On réussit enfin à mettre la pièce en batterie. Des obus partent, les murs de la caserne commencent à s'écrouler. Cinq minutes plus tard le drapeau blanc flotte au-dessus de la Capitenaria, les officiers rebelles ont capitulé.

La bataille est terminée. Sur deux cents ouvriers qui donnaient l'assaut à la caserne, il reste une quarantaine de survivants.

Le 3 août, je me promène dans un quartier populaire de Barcelone. Il est déjà tard, mais ici la vie bat son plein. Les bistros sont remplis de monde. Les gens prennent le frais au seuil de leurs maisons. Des autos passent. Parfois les miliciens les arrêtent pour examiner les papiers des occupants. Des gramophones s'égosillent. De loin on entend la voix d'un haut-parleur annonçant les nouvelles de Madrid.

J'entre dans un café. Plusieurs consommateurs se tiennent devant le comptoir. Parmi eux, une jeune femme en salopette de milicienne, son fusil en bandoulière. Je commande un verre et défile un vieux numéro du « Populaire » que je viens d'acheter sur la Rambla. La milicienne est visiblement intéressée par mon journal. Je le lui offre. Elle me remercie en français. Une conversation ne tarde pas à se nouer. Mon interlocutrice a passé quatre ans à Perpignan, elle a vécu à Marseille et à Paris. Son mari, ouvrier électricien et militant communiste, a été tué le 18 juillet sur la place de Catalogne lors de la prise par le peuple de l'Hôtel Colon occupé par les fascistes. Le lendemain, elle s'est engagée dans les milices pour prendre la place de son mari. Jusque-là elle ne s'était jamais occupée de politique. Elle aimait son mari et ne pouvait pas « laisser tomber ses camarades qui continuaient la lutte ».

Aujourd'hui, elle me parle comme une vieille militante. Quinze jours de guerre civile ont fait de cette paisible ménagère une farouche combattante de la liberté.

Quatre Allemands ont été tués dans les rues de Barcelone le premier jour de l'émeute militaire. On ne sait pas exactement dans quelles circonstances ils ont trouvé la mort. Cependant le gouvernement allemand prétend qu'ils ont été fusillés. Des bateaux de guerre battant pavillon du Reich sont venus jeter l'ancre en rade de Barcelone pour protéger les nationaux allemands.

Un jour, le commandant du croiseur allemand, accompagné de deux officiers, tous les trois en civil — il n'est pas bon d'exhiber dans les rues de Barcelone l'uniforme aux insignes de la croix gammée — se présente à la Généralité et somme le gouvernement catalan d'autoriser le défilé d'un

détachement de marins allemands, drapeaux en tête, afin de transporter à bord du croiseur les corps des quatre Allemands tués.

Les organisations ouvrières ont eu vent de cette exigence insolente des nazis. Sans même attendre la décision des autorités, ils font savoir au commandant de l'escadre allemande qu'ils ne toléreront pas dans les rues de leur ville la vue du drapeau à la croix gammée. A la moindre tentative de la part des marins allemands d'effectuer une descente, les mitrailleuses postées dans le port n'hésiteraient pas d'ouvrir le feu. Cet avertissement a suffi. On n'a plus entendu parler à Barcelone d'un défilé de marins nazis.

Sur le front de Guadarrama. Accompagné de deux miliciens et d'un confrère anglais, correspondant d'un hebdomadaire travailliste, j'ai pu gagner un avant-poste de première ligne.



Miliciens, miliciennes défilent dans les rues de Barcelone, avant de se rendre au stade où aura lieu un match de football au profit des familles des victimes de la guerre civile.

Le canon tonne, les mitrailleuses aboient. Nous sommes couchés par terre, les balles sifflent au-dessus de nos têtes. Les miliciens du poste ne répondent pas : à quoi bon gaspiller les munitions puisque le poste ennemi d'en face est absolument invisible ?

Tout à coup retentit la sonnerie du téléphone. Le poste est relié par des fils téléphoniques avec l'Etat-major de la position. L'officier en commandement donne un ordre presque en chuchotant. Trois hommes se détachent et avancent, en grimpant, dans la direction du poste ennemi. Au bout d'un moment ils disparaissent. L'officier nous dit qu'ils ont été envoyés reconnaître le terrain à cinq cents mètres de nous, avec ordre d'éviter tout engagement. Une demi-heure plus tard les trois miliciens reviennent accompagnés de sept autres hommes habillés en salopettes comme eux, mais désarmés et traînant une mitrailleuse. Je n'y comprends plus rien. Alors on m'explique : les miliciens du poste partis en reconnaissance se sont emparés de sept prisonniers et d'une mitrailleuse. Les sept, tous conscrits de l'armée régulière, à la vue des miliciens, au lieu d'ouvrir le feu sur les « ennemis », ont profité de l'absence momentanée de leur officier, et se sont rendus aux républicains. Il paraît que de pareils cas se produisent journellement.

Le célèbre écrivain catholique José Bargamin que la profonde vie religieuse n'empêche pas de combattre dans les rangs du peuple contre l'agression fasciste, m'a amené visiter le palais du duc d'Alba. Cette magnifique maison d'une des plus grandes familles d'Espagne est remplie de trésors d'art. Tableaux de maîtres espagnols et italiens, toiles de l'école flamande, statues antiques, marbres de la Renaissance, Gobelins, armoiries, précieuses collections de livres. Jusqu'ici ces trésors embellissaient la vie d'une seule famille : aujourd'hui, ils sont la propriété de tout un peuple. Le palais du duc d'Alba sera transformé bientôt en musée. En attendant, un détachement de braves miliciens garde jalousement l'entrée du palais.

José Bargamin me conduit à travers ces salles somptueuses. Nous nous arrêtons tantôt devant un Titien, tantôt devant un Rubens. Nous arrivons ainsi dans une salle de dimensions relativement modestes, dont les murs ne sont décorés que de deux toiles d'une qualité très inférieure : portraits en pieds de deux filles du duc actuel. Corps maigres et sans grâce. Visages maladifs aux expressions de fatigue et de désenchantement. Dignes représentantes de cette aristocratie dégénérée et impuissante qui a conduit le peuple espagnol à l'abîme.

Lorsque nous quittons cette salle, deux jeunes filles accompagnées d'une femme âgée, arrivent à notre rencontre. Probablement quelques parentes des miliciens qui gardent le palais



Les miliciens prêtent serment au drapeau de la République.



Notre collaboratrice Margrita Nelken, députée socialiste de Badajoz, harangue les miliciens à Tolède. A droite l'écrivain français Elie FAURE, notre collaborateur.

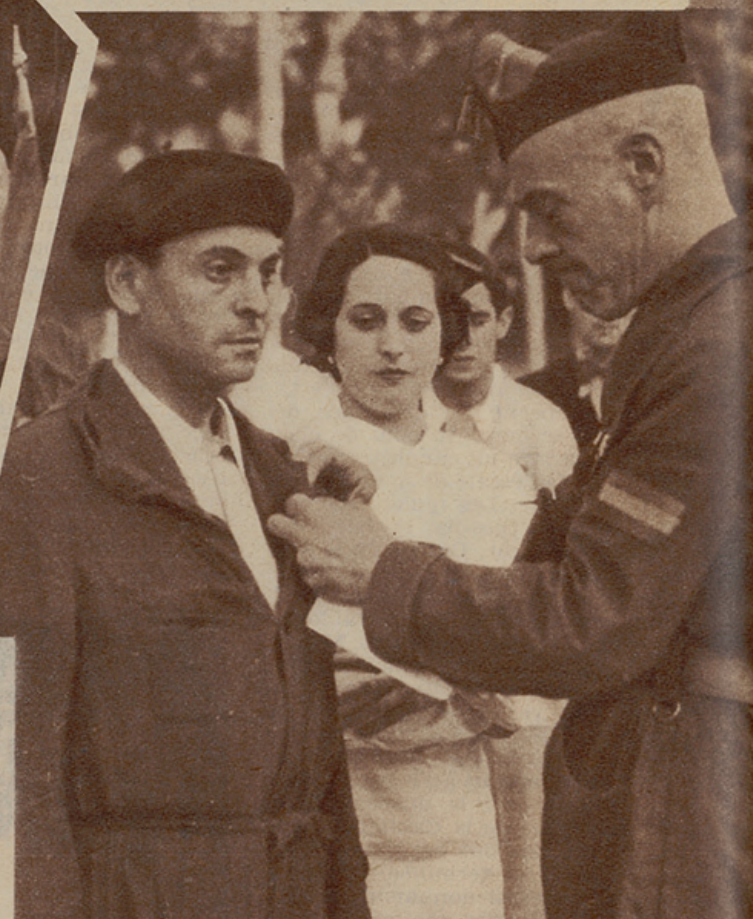


Ayant déserté les rangs des rebelles, ils viennent combattre dans l'armée républicaine.

Une colonne, commandée par le colonel Manguada, revient du front de Guadarrama pour prendre du repos. Elle est acclamée dans les rues de Madrid.



A Barcelone, le volontaire qui va combattre pour la liberté prend congé de sa famille avant de monter dans le train.



Le célèbre torero Bernardo CASILLAS est décoré. Blessé dans l'alto de Léon, il a été promu capitaine des milices républicaines.

Une vache qui donne quelque fil à retordre aux miliciens.



RETOUR D'ESPAGNE Léon JOUHAUX

nous dit sa certitude de la victoire républicaine



Léon JOUHAUX, de retour d'Espagne, à sa descente d'avion au Bourget.

Non, nous dit Léon Jouhaux, quand on voit certains gouvernements « totalitaires » apporter aux rebelles non seulement le concours de leurs provocations diplomatiques, mais aussi leur appui sous forme de ravitaillement en matériel et en armes, on ne peut plus parler de neutralité! La neutralité, ainsi comprise, n'est qu'une duperie.

Il nous a reçu dans ce bureau modeste qu'il occupe au premier étage de l'immeuble de la C. G. T. et dont il a retrouvé le cadre familial après être allé porter à Madrid et à Barcelone le salut de cinq millions de travailleurs français.

Il a mené, là-bas, une enquête approfondie. Il a interrogé. Il a observé. Il a recueilli des impressions, des avis. Il est revenu rassuré :

— Le gouvernement du Front populaire a la plus grande certitude dans l'issue victorieuse de la lutte, nous dit-il. A mesure que les jours passent, l'armée républicaine s'organise mieux. Les services civils fonctionnent parfaitement... Certes, il est possible que les rebelles remportent des victoires. Mais il faudrait, ici encore, s'entendre sur le sens des mots. Est-ce une victoire que l'occupation d'une ville dont tous les habitants vous sont hostiles — et d'autant plus hostiles que vous tentez de les embrigader? En fait, les rebelles ne sont maîtres que du sol qu'ils foulent. Il leur manque l'adhésion des populations mêmes des villes qu'ils prétendent avoir conquises.

Nous parlons ensuite de l'attitude que devraient avoir, en présence du drame espagnol, ce que Léon Jouhaux appelle « les gouvernements libéraux ». Ici, le secrétaire général de la C.G.T. prend sur son bureau le texte d'une interview qu'il accorda, à son arrivée au Bourget, au représentant de la courageuse agence Sud-Ouest :

— Je n'ai rien à changer à cela, nous dit-il.

Et nous lisons :

« Dans la note générale de confiance qui règne à Madrid, on enregistre parfois une certaine amertume devant l'attitude indécise des gouvernements libéraux, en contraste avec celle qu'on a déjà adoptée les gouvernements des pays totalitaires, chez lesquels le sens du terme neutralité est différent de celui qu'il présente d'ordinaire.

« ... Dans le domaine de la production des armements le peuple tout entier fait un effort surhumain. Chaque jour, trois avions complètement équipés sortent des ateliers de la défense nationale. C'est un prodige d'organisation. Mais quelles que soient les réalisations du peuple espagnol, elles se heurteront toujours à des renforts venant augmenter la puissance des troupes insurgées. Il est donc du devoir des peuples libres d'être conscients de l'urgence d'une aide efficace qui, ne marquant pas une intervention, n'en serait pas moins décisive pour le sort de la république espagnole et celui de toutes les démocraties du monde entier. »

Et, pour qu'aucune équivoque ne soit possible, Léon Jouhaux nous rappelle ce qu'il écrivait jeudi dernier dans l'organe officiel de la C.G.T. :

« Rester plus longtemps dans l'attente, c'est favoriser l'armement des rebelles; c'est prolonger inutilement la guerre civile, car les factieux — nous en avons l'assurance — ne vaincront pas; c'est exacerber des haines qui ne le sont déjà que trop, et c'est aussi faire supporter à notre démocratie de lourdes responsabilités.

« Cessons de prêter inconsciemment la main aux adversaires déclarés de la démocratie, accordons à nos amis républicains démocrates, travailleurs de l'Espagne, ce que le droit leur permet de nous demander.

« En agissant ainsi, loin de compromettre la paix, nous la consolidons. »

Le secrétaire général de la C.G.T. insiste ensuite sur les nouvelles fantaisies que la grande presse française déverse à plaisir sur ses naïfs lecteurs. Cette grande presse, qui parle complaisamment des « atrocités » du Frente Popular, oublie par contre de mentionner les massacres de Badajoz. Et il n'y a pas que ceux-là :

« A Oviédo, quinze familles ont été exterminées et, parmi elles, des personnes complètement étrangères au combat. Dans la même ville, un militant socialiste, fait prisonnier par les insurgés, fut ligoté et étendu pieds et poings liés sur la chaussée où on le fit écraser par un tank, aux applaudissements des factieux massés sur le trottoir.

« Enfin, à Pampelune, sur la place Centrale, une véritable corrida fut organisée, à laquelle assista l'état-major au grand complet. Le député socialiste de la région, arrêté dès les premiers jours du soulèvement, fut introduit dans les arènes; on le dévêtit, on l'obligea par le fouet à simuler les gestes de défense de la bête traquée. Au milieu de l'enivrement général, on le cribla de banderilles et ses bourreaux le tourmentèrent, puis ils exécutèrent une « mise à mort » qui mit fin aux souffrances du malheureux.

Léon Jouhaux se tait un instant, semble méditer sur l'horreur des récits qu'il a recueillis durant son voyage :

— On s'étonne là-bas, nous dit-il, de voir quels romans feuilletons (c'est le seul mot convenable) sont livrés à l'opinion française, sous couleur d'information. Vraiment, ces fantaisies, en d'aussi tragiques circonstances, ne rehaussent pas à l'étranger le prestige du journalisme français.

Raison de plus pour qu'avant de prendre congé nous demandions à Léon Jouhaux son opinion objective et impartiale sur les événements d'Espagne.

— Votre impression ?

— Bonne.

Y. GROSCHARD.

Biblioteca Nacional de España

Torralba, 18 août.

O n'a pas fini de nous parler de Tardienta. Tant que ce grand mamelon d'Almudévar que nous avons atteint dimanche vers 4 heures, n'aura pas sauté, Saregorra pourra encore se supposer solide. Mais Almudévar tombé, c'est-à-dire route et voie ferrée l'agonie du gros centre d'armements coupés entre Huelva et Saragosse, des bandes fascistes commencent...

Dimanche, vers 15 heures, les premières maisons de ce gros bourg étaient déjà occupées par les milices. A 16 heures, et dans des circonstances que je vous dirai plus loin, la ligne avait légèrement fléchi. Depuis, situation sans changements. L'artillerie fasciste se fait la main en tuant du civil. La leçon d'Abyssinie porte ses fruits, on « civilise » comme on peut ! J'ai vu comment on écrase à la bombe une population de vieillards, de femmes et de gosses, et comment, avant à choisir entre une batterie de 75 mal camouflée et un hôpital, on choisit délibérément l'hôpital. (On ne se trompe pas de 800 à 1.200 mètres avec l'armement moderne !). Quand, sur la route, à la portée de Tardienta, j'ai vu de vieilles femmes en sanglots à se hisser sur les camions, ajoutant à tout ce tas de désespoirs, le panier et les deux gosses, je ne pouvais m'empêcher de songer à l'exode des Belges sur les routes du Nord en août 1914. Mais, immédiatement, dans mon esprit, s'ajoutait cette image : les pièces fascistes maniées par les prêtres engagés dans les milices noires.

Nous étions montés le matin même de l'attaque, en seconde ligne. La 1^{re} ligne était en pleine progression dans les moissons non ramassées, et le tac-tac des mitrailleuses se percevait à peine. Le soleil de midi, qui dévorait tout, rendait si brûlante la culasse des Winchester que l'on devait les entourer d'un mouchoir. Nous imaginions alors cette brûlure plaquée sur la nuque de nos amis aplatis dans les sillons, et souffrions presque physiquement de cette soif que nous imaginions chez eux trop facilement en mesurant la nôtre.

Nous nous étions un instant arrêtés devant le poste de secours. Un camion venait d'arriver, chargé de blessés légers. Bras et pieds marbrés de sang noir. J'étais frappé de cette noirceur du sang. Descendus à la force des bras, les hommes serraient les dents et s'engouffraient dans la haute salle fraîche, soutenus par les miliciennes de la Croix-Rouge. Le tir, à ce moment, était presque nul, se contentant de saccager quelques maisons vers la gauche. Deux gosses traînaient, suivis d'un chien, gueule sèche, flairant de grandes flaques d'huile. Ce village, que nous avions connu la veille comble de quelques milliers d'hommes, la poussière collée et surtout l'expression des yeux, ce village s'était comme vidé de toute sa chair. Parfois, une voiture débouchait, virait sur l'aile en accélérant furieusement, et disparaissait, vous laissant l'image comme celle qui ne m'abandonnera jamais plus, d'un chauffeur et de trois femmes, revolver au poing, l'une le bras bandé d'un linge taché de rouge.

Je lisais sur une porte : « Maison condamnée par le Comité local pour vétusté ». Braves gens ! Pensant déjà à l'avenir ! Et dans ce bourg, où pas une famille ne connaît l'eau courante, la fosse septique, voilà que déjà, en plein feu, circule le parfum d'un avenir proche.

D'un petit commerçant sur le pas de son magasin fermé, nous avions obtenu un peu de vin. J'avais offert une peseta. Alors, il m'a montré une patte d'étoffe écarlate pendue à sa boutonnière et repoussé la pièce. Compris ! Et merci. Et après le salut

SUR LE FRONT DE SARAGOSSE

d'un de nos envoyés spéciaux JEAN LURÇAT



Dans un village voisin de Tardienta, les miliciens montent en ligne.



Au camp de Tardienta, un groupe de miliciens (seule photo autorisée, exclusive « Regaris »).



Les troupes fascistes bombardent Tardienta à coups d'obus incendiaires, visant l'hôpital, mais leur attaque sera repoussée par les miliciens (ci-dessus).

Une batterie de 75 en action sur le front à Saragosse, aux environs de Tardienta (ci-contre).

Ci-contre : Un groupe des milices paysannes, en armes, garde l'entrée du village de Caspa, sur le front de Saragosse.

Ci-dessous : Lors du bombardement de Tardienta, le principal exploit des fascistes consistait à incendier un train sanitaire.



Front Rouge nous nous sommes dirigés vers la batterie.

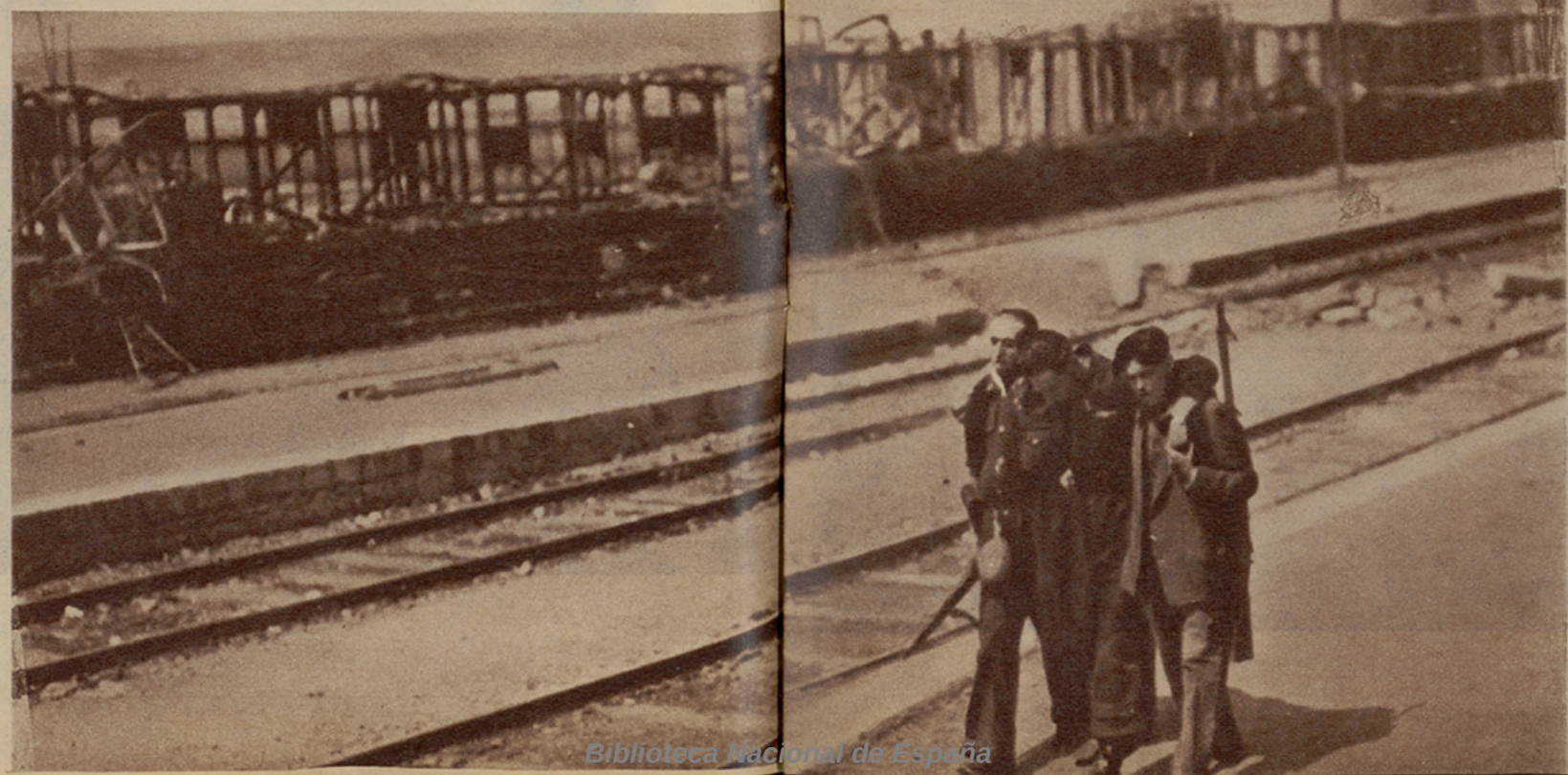
Quatre pièces bien entretenues, cuivres et aciers brûlants, à peine dissimulés sous un peu de paille. Les obus, les servants nous les montraient au frais, dans leurs paniers sous des nœuds de couleurs, chemises déchirées, couvertures à carreaux. On était allé chercher le lieutenant.

— Officier de carrière ? lui demandais-je.

— Non. Contremaître dans une usine d'armements. Et, fouillant dans son bleu de mécano...

— Je construisais ça, il y a deux mois, et maintenant, c'est moi qui les fais fonctionner...

Il avait enfin trouvé ce qu'il cherchait : sa carte syndicale ; son brevet de contremaître, et d'autres papiers encore. Il voulait que je les voie, un à un, ses papiers ! Cher gas ! Je ne pouvais pas lâcher sa main quand nous avons dû le quitter. Et il avait



l'audace de nous remercier d'être venus. Dites donc, lieutenant, la solidarité, ça doit quelquefois dépasser les limites d'un télégramme de sympathie !

Nous avons continué notre marche vers la gauche. Une énorme rigole en ciment dans le fond de laquelle eussent pu circuler 4 miliciens de front, coupait la peine en deux. Aqueduc en construction. Abri splendide. Juché sur ses piliers, cet ouvrage d'art délimitait l'extrême pointe de sécurité, si j'ose dire, des milices. Car sous chacune des arches, évitées à la base, dix hommes commençaient à s'enfoncer dans le sol, retrouvant ceux-là de ces gestes que nous avions si bien connus, nous de l'infanterie, de 1914 à 1918.

J'avais laissé tomber mon bagage et leur expliquais en quoi pouvait encore s'améliorer la position. Dégager bien les vues, doubler l'épaisseur des blindages. Cet instinct de taupe m'était remonté, d'un jet, comme d'un

coup de sang. Je remuais déjà avec eux les gravats, des plaques de ciment, des sacs de chaux. A quoi bon les voir s'exposer gratuitement ? Une balle dans une de ces poitrines, un éclat qui les déchire, c'est un des nôtres en moins, du grand front antifasciste franco-espagnol.

Je ne croyais pas si bien faire. Un sifflement brusque et le fracas. A 50 mètres à peine, à droite, en plein fouet sur la route, l'obus avait fauché 21 types. 4 morts. Perte sèche ! Pourquoi se tenir en pleine vue de l'ennemi ? Pourquoi causer, fumer, se jouer d'un danger imbécile pour la seule ivresse d'affirmer ainsi qu'on craint moins la mort que l'horreur d'un régime Franco ?

Et maintenant, voici ce qu'il faut dire. Nous avons fait, nous, de 14 à 18, une espèce de guerre qui, comparativement à celle-ci, était une guerre mille fois plus périlleuse mais plus « administrative ». Flancs assurés, relevés, bombardements réguliers. Eux, font de leur guerre une espèce d'invention quotidienne ; une cascade de bravades ; enfin, et surtout, une sorte de combat à mort, les yeux dans les yeux, avec un adversaire qu'ils connaissent souvent pour l'avoir rencontré dans les champs ou dans leurs auberges profondes, fraîches et sentant l'anis.

Et ceci encore, et où je voulais en venir.

Parvenus aux premières maisons d'Almudévar, nos milices avaient vu un grand drapeau blanc se lever, et la ligne ennemie crier : « Vive la République ». Certains tirailleurs mêmes de se découvrir et saluer du poing le Front Rouge. Les nôtres, répondant à l'appel, s'étaient levés et lancés pour couvrir les 50 mètres qui séparaient les deux lignes. Et c'est alors que le drapeau blanc s'abaissant, deux mitrailleuses avaient fauché tout ce qui s'était montré. 40 miliciens sont encore là, couchés, victimes d'un geste qui, pour n'être pas le premier, n'en sera pas pour cela plus oublié. A Granieu, à 12 kilomètres de là, le troisième jour de la Révolution, les chefs du fascio du village sont reparus de nuit et enlevés les femmes des militants ou des lovaux, après avoir collé au mur les militants.

J'y suis allé, à Granieu, et voici ce que j'ai vu. Je dis vu.

Un petit homme noir, à lunettes, sautillant comme une chèvre, saluant à tout bout de champ, poing fermé. Un grand brassard rouge au bras gauche. On me l'a amené.

— Qui est-ce ?

— Le responsable au ravitaillement civil. Délivre le lait, le pain, la viande aux habitants...

— Mais encore ?

— Le curé !

Et voilà l'histoire en deux mots.

Quand le Front Populaire reconquit le village, on déterra dans une cave le gas, sa mère et sa « petite sœur » comme il disait. La petite sœur avait 52 ans, lui 38 !

Mis en présence des cadavres des militants déjà secs sous le soleil, l'homme tremblait de tous ses membres. Et tout à coup se fut une bordée de promesses : « Qu'on me donne un fusil ! Front Rouge ! Front Rouge. Je suis avec vous. Mort au fascisme. » Et en avant du poing ; et des supplications et des gestes, et ça et ça. Les militants le regardaient, muets. On l'a renvoyé à sa « petite sœur ». Le lendemain, il est revenu demander du travail. La boulangerie était détruite, il a offert son église. Depuis, à Granieu, on cuit le pain dans l'église et le curé, brassard rouge au bras gauche, distribue le lait à celles de ses « paroissiennes » dont les hommes ont été fusillés par les fascistes.



Une grand corrida au bénéfice des milices a été donnée aux arènes de Barcelone. On remarquera les cavaliers en cote bleue.

Un ami de Miravilles, le chef si jeune, si sympathique et si aimé des Milicias Anti-Felxistas de la Catalogne, me dit pendant qu'on préparait mon sauf-conduit pour tout le territoire national : « Notre tâche est de donner du travail, du pain, de l'instruction, de la culture à tous — nous allons l'accomplir. » C'est le programme de toute l'Espagne qui n'est pas aux mains des rebelles. Dès le premier jour le pillage a été puni de mort. La presse ouvrière dénonce le vol et l'indiscipline et recommande le respect inconditionnel de toute propriété et de tout commerce national et étranger.

♦ ♦

Le Couvent de las Salésias de San Juan sur le Paséo de la République, à deux pas du quartier le plus aristocratique de la ville, celui de l'hôtel Ritz. Ce district l'emportait sur tous les autres en « sainteté ». A lui seul, 35 couvents. De même, San Juan a été le plus grand couvent, avec ses 300 à 400 nonnes. C'est là qu'on a exposé les momies dont *Paris-soir* et d'autres journaux ont falsifié l'histoire.

— Momies ? Oui, oui... on va vous faire voir où elles étaient...

« C'est pour montrer à tous ce qu'on faisait ici que les milicias du peuple les ont exposées sur les marches de-



vent. Dans les églises et couvents, on a découvert d'énormes sommes : à Vich, 16 millions de pesetas; à Girona, 12 millions; à Jaen, 8 millions (dont un million en billets de banque cachés dans le corset de la sœur de l'évêque.

Des églises, des presbytères, des couvents étaient des repaires de rebelles, transformés en véritables forteresses d'où tiraient les mitrailleuses. Les catholiques sincères condamneront ces massacres. Ces outrages au christianisme.

Ce n'est point le peuple qui a commencé. Ce ne sont pas les ouvriers qui se sont rués par plaisir sur les églises, mais celles-ci qui se sont lancées dans une lutte contre le peuple.

Le peuple a sauvé leurs richesses et leurs trésors qui, maintenant, sont sous la garde du gouvernement, lequel les mettra dans les musées qu'il va construire. Et voici que ce gouvernement présente un vaste programme culturel pour l'instruction de tous, qui donne une idée, en cette période, de la force et de la stabilité du nouveau régime de la Catalogne.

Les jeunes milices antifascistes, fusil à la main, veillent sur les églises désarmées. Les Catalans ont vaincu. Ils portent à plus de 380 kilomètres la lutte contre les factieux.

L'endroit où est tombé Francisco ASCASO, l'un des chefs des milices, le jour de la tentative fasciste à Barcelone, est chaque jour pieusement fleuri.



vant l'église. Après qu'on a tiré sur nous du clocher et des murs, nous sommes entrés et nous avons découvert tous ça. — Y en avait deux d'enceintes » dit un gosse. Nous descendons en troupe dans un infect caveau sans air ni lumière. Une quarantaine de niches de la grandeur d'un cercueil. « C'est là que c'était, tout ça ».

— Voici où on a trouvé des instruments de tortures, une quantité de fouets et de menottes... les milices ont tout emporté, c'est bon pour les musées, maintenant.

A cinq minutes de là, soudain l'hôtel Ritz.

Dans la nuit tombée une soixantaine de personnes faisaient la queue sur ce boulevard si aristocratique. Groupe de milices à la porte. Après examen du sauf-conduit, un milicia élégant m'accompagne.

Nous avons immédiatement transformé cet hôtel en restaurant pour les chômeurs et ceux que la guerre civile a laissés sans travail. 5.000 couverts par jour ici, en deux repas. Maintenant à Barcelone tout le monde mange et tout le monde se couche. Avant, on voyait des malheureux dormant sur la Plaza Catalunya, en plein centre.

Invitée à revenir, j'y ai déjeuné le lendemain. Une énorme et succulente assiette de viande très bien cuite avec des haricots et un gros morceau de pain. Beaucoup d'espace, d'air, de lumières, de calme. Tout le monde très sérieux, assez réservé, pensif même.

— Cela va être long... des mois... Je voudrais exprimer en paroles toute cette atmosphère, la volonté de l'Espagne, de vivre libre, d'écraser le monstre. Les syndiqués, les socialistes, les communistes sont ensemble maintenant avec les anarchistes et les deux groupes autonomistes de la Catalogne.

C'est la lutte commune qui a fait naître cette union fraternelle et complète de tous les antifascistes et l'a fait naître d'un seul coup.

Je suis retournée au couvent de las Salésias, j'ai questionné les gens qui avaient vu et qui avaient agi.

— Voici ce que les prêtres et les fascistes ont fait ici du haut des murs. Ils ont pris les eaux et les fonds du cloaque qui est en dessous du couvent (nous l'avions visité, ô puanteur!) et, pendant que marchaient leur mitrailleuse et leurs fusils, ils les ont jetés sur nous.

— Le combat a duré plus de deux heures...

— 69 millions de pesetas et des bijoux découverts ! On n'a rien laissé voler ni emporter...

— Ecrivez ! Dites tout ! Nous luttons aussi pour la France.

Nancy GUNARD.

Aux carrefours de Barcelone, sont placées des cartes des opérations. Des drapeaux rouges indiquent les troupes gouvernementales, des croix gammées les fascistes.

TAHITIENNE PHOTO PIERRE VERGER



Biblioteca Nacional de España

Biblioteca Nacional de España

GARE DE TRIAGE

par TRISTAN RÉMY

C E chef de manœuvre laissa tomber sur le ballast le morceau de craie avec lequel il marquait, sur le tampon du wagon le numéro de la voie d'acheminement. C'était un wagon chargé de touries. Il fit signe aux saboteurs éloignés parmi la gare de triage :

— Ralentissez...
Puis, seulement, il ramassa sa craie pour marquer le prochain départ. L'homme d'équipe répéta à coups de trompe une série d'appels conventionnels. Dans son poste d'aiguillage, celui qui avait en main la destinée des mille et mille wagons qui arrivaient chaque jour appuya sur une manette, fit choir des leviers, dirigea de son observatoire l'acheminement d'une plate-forme sur laquelle une machine agricole bâchée montrait des organes passés au minium, des bras inoccupés, des volants sans poulie.

La machine de manœuvre refoulait à petites secousses. Les wagons désaccouplés déjà, décrochés à la perche par des hommes d'équipe qui se balançaient en équilibre sur l'extrémité du bâton pour s'épargner des courses inutiles, franchissaient la butée et dévalaient la déclivité à toute allure...

Sur des kilomètres et des kilomètres de voies qui s'ouvraient à la sortie de la gare comme un éventail, des trains de marchandises attendus, arrêtés aux disques, demandaient qu'on s'occupât d'eux. Des wagons couverts succédaient aux wagons tombereaux; les wagons spéciaux aux wagons plats. Le pointeur avait relevé les numéros des véhicules et la charge du train. Chacun des anneaux de la gigantesque chenille avait sa caractéristique. On la sectionnait. Et chaque anneau remuait comme un ver, allait après un soubresaut plein du bruit d'aiguille et d'essieux se recoler à un autre animal qui poussait à chaque contact son cri de tendeur d'attelage.

Le train en partance n'attendait que l'heure. Le chef compulsait une dernière fois sa feuille de route. Il devait abrégé les opérations. Faire tout comme il faut, respecter les consignés si compliqués et contradictoires, aurait été une tâche impossible. Il regarda l'heure une fois encore. Il avait dans la main, l'histoire de chacun de ses wagons, son nom, son matricule, les lettres de série, d'où il venait, à qui il était destiné. Il ne lui avait pas été facile de terminer la vérification des plombages. Si les volets avaient de bonnes fermetures, il n'en savait rien non plus. Les wagons vides possédaient leur feuille de rapatriement. Le pointeur avait tout mis en ordre. Pour le reste, l'habitude s'en chargerait.

D'un coup d'œil, habitué à la pratique, il connaît à la couleur des wagons ceux qui appartiennent au réseau où il travaillait. Il y en avait des gris, des noirs, des marrons, des trianons, des verts bouteille. Les wagons allemands étaient rouge brique. Quel tour de France feraient-ils avant de regagner leur gare d'attache ?...

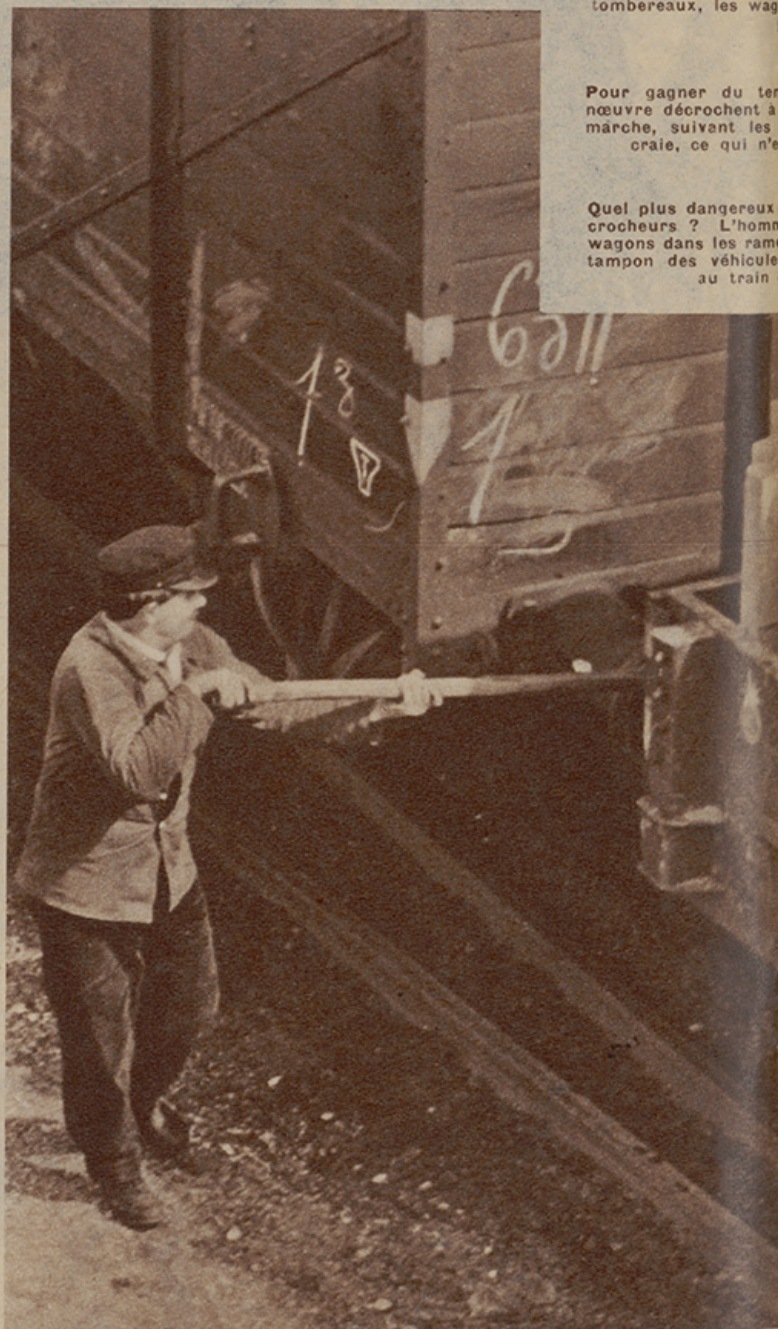
Chaque jour que le service l'obligeait à son métier, le chef savait la composition de son train. Selon les saisons, selon l'époque, il surveillait le transport des chevaux pour un haras militaire, des tonnes de gadoue pour les fermiers du Pas-de-Calais. Des vaches venues du centre par Vil-



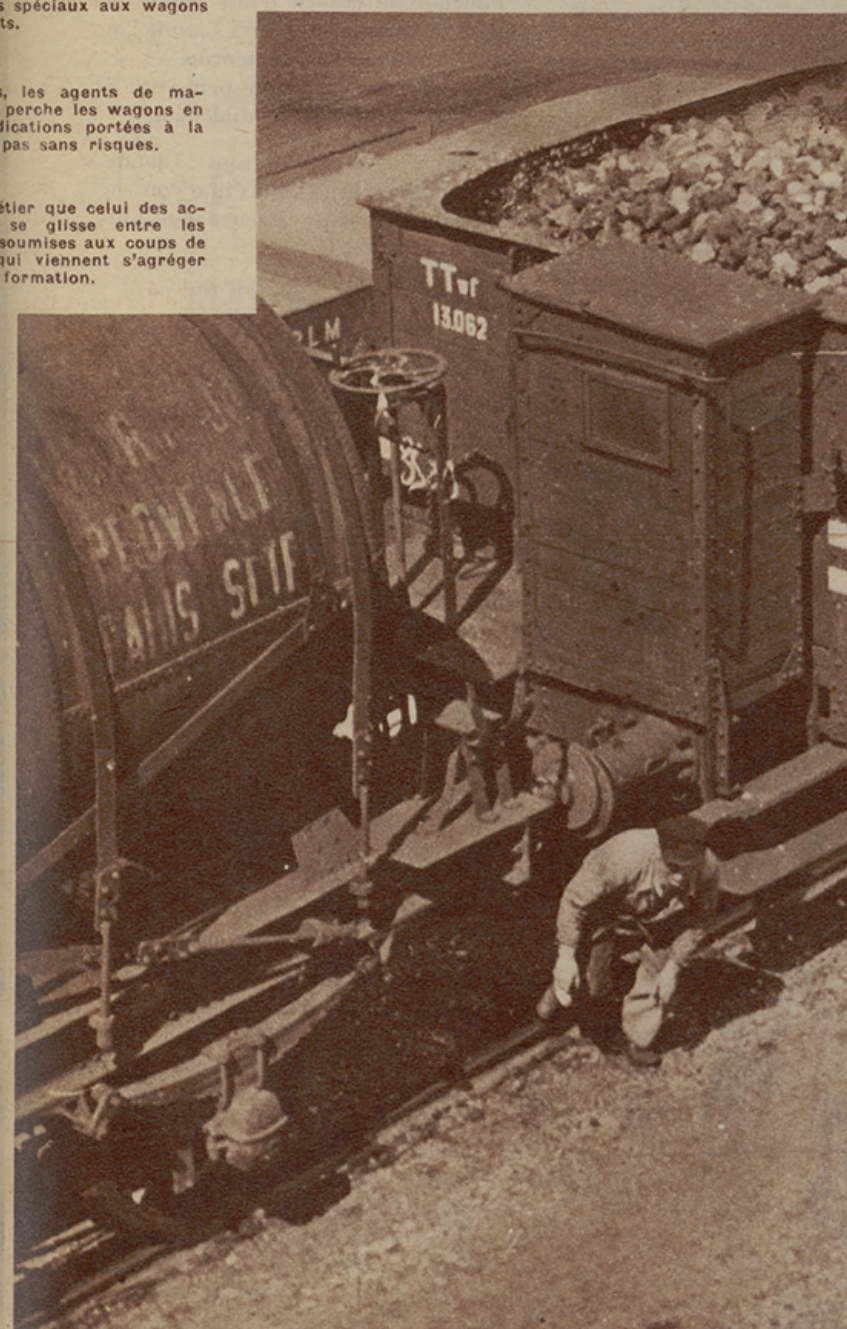
Des wagons couverts succédaient aux wagons tombereaux, les wagons spéciaux aux wagons plats.

Pour gagner du temps, les agents de manœuvre décrochent à la perche les wagons en marche, suivant les indications portées à la craie, ce qui n'est pas sans risques.

Quel plus dangereux métier que celui des accrocheurs ? L'homme se glisse entre les wagons dans les rames soumises aux coups de tampon des véhicules qui viennent s'agréger au train en formation.



12



13

leneuve-Triage ou Juvisy, refoulées par ailleurs, envoyées sur les villes du Nord, beuglaient de lassitude et de soif, les pis gonflés et ruisselants. Des tonnes de minéral, des primeurs de Bretagne, des caisses de raisins en transit pour l'Angleterre, des wagons-foudre que Bercy avait manipulés plusieurs semaines, des wagons de bois de sciage, des plates-formes avec des arbres dessus; toute l'activité des hommes, il les contrôlait, il les pesait, il les supputait comme un homme enfermé dans une cage de verre, des trésors à la portée de sa main sans qu'il pût les toucher.

Il vérifia tout de même les attelages, s'assura du fonctionnement des freins. Il prononça des paroles presque rituelles :

— En route et à l'heure.

Un grand panache blanc sur l'horizon nu, coupé de poteaux télégraphiques, d'un réservoir en ciment armé, de signaux aux visages fermés. Le train démarra, tandis que, à sa poursuite, d'autres wagons dévalaient la butée et venaient s'agréger à un nouveau convoi. Les saboteurs glissaient des bâtons aux extrémités écorchées sous les roues pour ralentir la vitesse. La machine de manœuvre arrivait à ses derniers refoulements. Un petit coup, disait le chef de manœuvre.

Malgré les précautions, un bruit lourd de tampon éveillait l'écho d'un choc formidable. Après, malgré les trompes, les ordres criés, les rappels de l'aiguilleur en bras de chemise, le train de voyageurs aux yeux bleus, il y avait un grand silence s'étendant comme un repos sur le paysage.

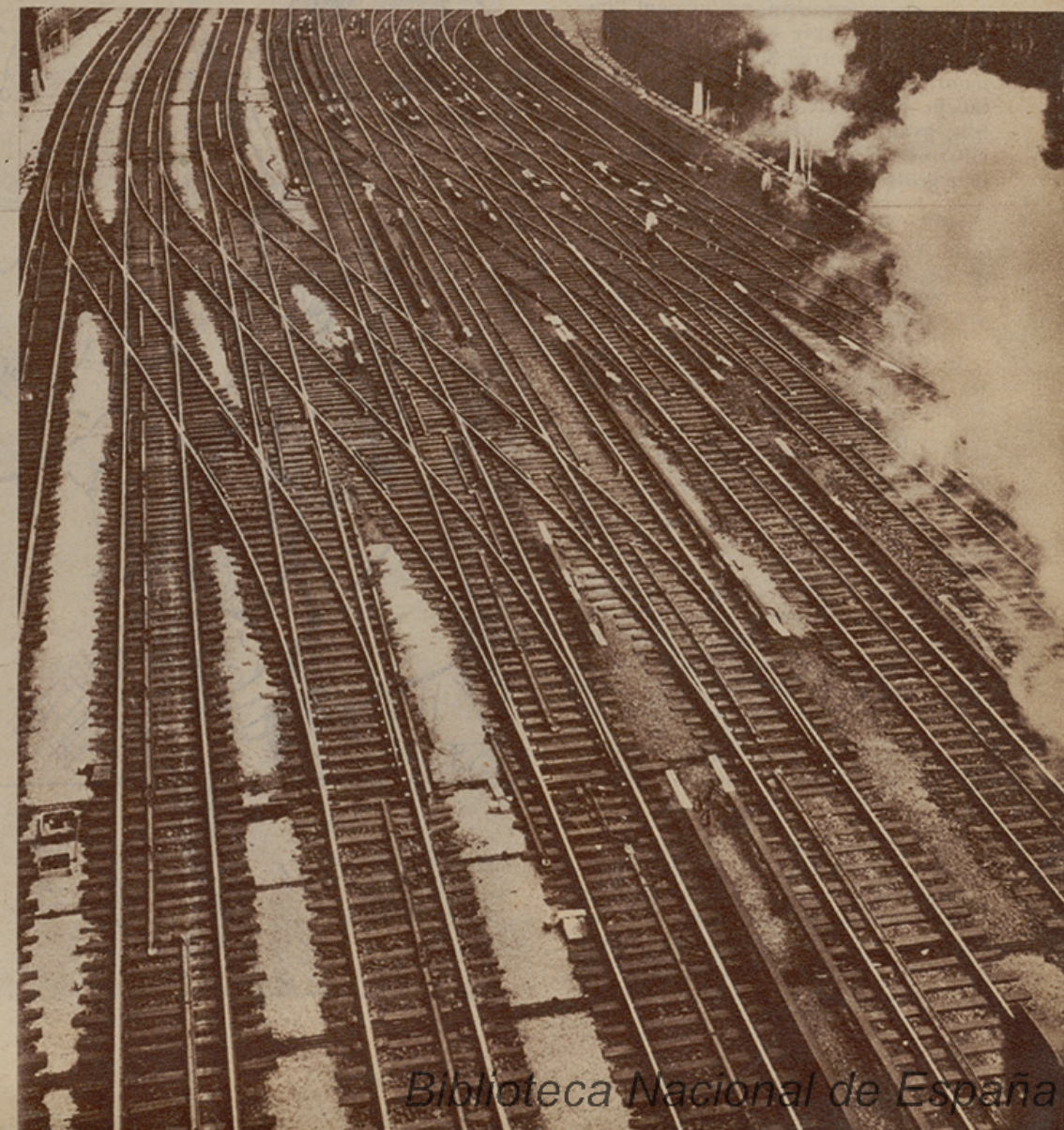
Un repos pour la nature peut-être. Mais pas pour les travailleurs du rail qu'un nouveau train appelait à continuer leur besogne, jusqu'au soir, jusqu'au lendemain, jusque toujours, malgré le soleil terrible, les nuits de neige et de verglas, les pluies abondantes et inlassables.

Parce que le travail des hommes n'arrête jamais.



Les wagons dévalent sur les voies en éventail. Le « saboteur » court de l'un à l'autre pour ralentir leur vitesse en glissant adroitement le sabot sous les roues.

Des kilomètres et des kilomètres de voies s'ouvrent à la sortie de la gare comme un éventail.



Biblioteca Nacional de España

UN CONTE INEDIT DE JULES REBOUL LES PETITS PIEDS

ILLUSTRATION DE H. VINES

Claude et Saturnin, les deux meilleurs braconniers du pays, fusil en bandoulière et carnier battant la hanche, entrèrent chez la veuve Clémentine qui les avait invités à dîner, ce qu'elle pouvait faire sans se compromettre, car sa mère vivait avec elle. D'ailleurs on pensait bien dans le pays qu'elle épouserait l'un ou l'autre.

Ils lui faisaient la cour tous les deux, la trouvant à leur goût, bien pourvue qu'elle était des biens de ce monde avec sa belle poitrine et aussi de belles terres, en bon état, car son mari, mort depuis un an, avait été un gros travailleur.

Claude un jour lui avait apporté un lapin de garenne et lui avait dit :

— Je l'ai tué sur vos terres. Vous y avez bien un peu droit, puisque vous l'avez nourri. Prenez-le.

Elle lui avait offert une goutte de marc, et ils avaient ri ensemble, et lui plaisaient avec une bonne humeur qui était connue de tous au village.

Saturnin apprenant cela était venu quelques jours après offrir un perdreau à la veuve. Et on avait pensé qu'il fallait qu'il fût bien amoureux, car il était réputé comme très regardant.

Claude et Saturnin, qui avaient l'habitude de chasser ensemble s'étaient ensuite rencontrés souvent chez Clémentine. Ils lui apportaient du gibier qu'elle préparait avec art; car autrefois, avant son mariage, elle avait été cuisinière à la ville, dans une maison bourgeoise. Un jour elle leur dit :

— Le lièvre, le lapin, le perdreau, c'est bon; mais ce que les gourmands de la ville aiment le mieux ce sont les petits pieds. Et j'étais célèbre à la ville pour les préparer.

Et elle leur expliqua comment elle les bardait de lard, les faisait cuire enfilés sur des brochettes, comment elle faisait griller du pain et préparait la rôtie. Car c'était du gibier qu'on ne vidait pas.

— Il me semble que ça me dégoûterait, fit Saturnin.

— Oh! dit Claude, moi je voudrais bien en manger préparés comme ça. Puisque les fines gueules de la ville s'y régalaient ça ne peut pas être mauvais pour nous. Je vous tuerai une douzaine de culs blancs, Clémentine.

— Et moi aussi, fit Saturnin, hésitant un peu, mais ne voulant pas être en reste.

Ils s'occupaient peu de ces petites bêtes. Les vrais chasseurs ne les tiraient pas ou guère jusqu'au jour où l'autorité prétendit les protéger. Il ne fallait ni dénicher les petits, ni détruire les grands. En ce temps-là les oiseaux abondaient malgré les bergers

à peu depuis qu'on voulait les protéger.

Pourtant on voyait encore quelques petits pieds, et ce jour-là Claude et Saturnin en rapportaient chacun une douzaine à Clémentine. Claude jeta les siens sur la table avec un rire heureux, mais Saturnin, grognon, dit en donnant son gibier :

— C'est une chasse qui revient cher. On ne peut tirer qu'un à un ces culs blancs qui ne se groupent jamais, et on en perd beaucoup, car on les tire le plus souvent sur des murailles. Or, ceux qui ne sont que blessés se faufilent entre des pierres et on ne les retrouve pas.

La veuve se mit à rire et l'appela « vieux rat ». Pendant le repas, alors que Claude contait des historiettes salées, chantonnait ou complimentait la veuve sur la façon dont elle avait préparé les culs blancs, Saturnin méditait, comptant dans sa tête le prix de revient de cette chasse, et soupirant parfois. Et la veuve qui devinait ses préoccupations, lui disait en riant très fort :

— Vous pensez à ce que ça vous a coûté. Vous plaignez vos sous, vieux rat.

Elle raconta tout ça au village et on pensa que ce serait Claude qui épouserait la veuve, faisant ainsi une très bonne affaire, car elle avait de quoi, et en plus était belle femme, son seul défaut étant d'être un peu portée sur la bouche. Aussi tout le monde fut-il étonné lorsqu'elle annonça son mariage avec Saturnin. Le plus désagréablement surpris fut Claude qui, du coup, quitta le pays pour aller tra-

vailler dans un village voisin. Et Saturnin marié à la veuve, se mit à travailler la propriété avec l'ardeur d'un bon ouvrier et d'un homme heureux.

L'année passa et la chasse étant à nouveau ouverte, Saturnin partit le premier jour de l'ouverture avec son fusil et rapporta le soir quatre culs blancs.

— Je n'ai pu tuer que ça, fit-il à sa femme; car ceux de la montagne ne sont pas encore descendus. C'est bien pour te faire plaisir que je les ai tués, car ça coûte cher: il faut un coup de fusil par bête et j'en ai perdu quatre qui, blessées seulement, se sont faufilees parmi les pierres.

Elle le regarda d'un air dur.

— Combien te coûte un coup de fusil, dit-elle?

— Trente sous, mais j'avais fait des cartouches très petites qui ne me reviennent pas à plus de vingt sous.

— Et tu as dépensé huit francs pour ces quatre petites bêtes! Tu veux nous mettre sur la paille! Je te défends d'employer ta poudre sur ces pauvres oiseaux, tu entends!

— Mais je voulais te faire plaisir.

Elle haussa les épaules, pluma pour tant le gibier, le prépara avec soin et le mangea toute seule en se léchant les doigts et grognant contre son homme.

Pourtant le hasard d'une partie de chasse ramena un jour Claude au pays. Il rencontra Clémentine et serait passé sans lui parler peut-être, si elle ne lui avait dit cordialement :

— On ne vous voit plus, Claude. Seriez-vous fâché? Depuis que vous ne venez plus me voir, je ne mange plus de petits pieds.

— Saturnin ne vous en tue pas?

— Lui! Il est bien trop rat; il plaint sa poudre!

— Je vous en apporterai une douzaine un de ces jours.

Maintenant Claude vient souvent chez Clémentine avec des petits pieds, qu'ils mangent tous ensemble, et cela amuse le village d'autant plus que Claude s'attarde parfois et que Saturnin, enragé au travail, les laisse seuls pour aller à ses labours. Il grogne bien un peu, Saturnin, mais Claude sait le déridier: il n'a pas son pareil pour conter des historiettes salées ou chanter des refrains joyeux.

Un jour Saturnin a vu les pieds de Claude et de Clémentine emmêlés sous la table et, lorsqu'il a été seul avec sa femme, il lui en a fait reproche, a voulu se fâcher, mais elle l'a pris de haut.

— D'abord ce n'est pas vrai, lui a-t-elle dit, et puis, même aurait-il touché mon pied avec son pied! En voilà une affaire! Un homme qui a apporté une douzaine de culs blancs, des oiseaux qu'il l'aurait fallu au moins deux douzaines de coups de fusil à vingt sous pour les tuer! On peut bien être poli avec cet homme-là tout de même! Et je ne comprends pas que tu sois si regardant avec Claude, ton ami de toujours. Est-ce que toute la vie vous n'avez pas chassé ensemble?



Ben Ali Boukhort.

Les récents événements d'Algérie ont attiré l'attention des Français sur ce qui se passe de l'autre côté de la Méditerranée. Nous avons demandé à Ben Ali Boukhort d'expliquer à nos lecteurs, le sens de ces événements. Il est un des plus vaillants défenseurs de la cause du peuple algérien.

Le 2 août, le Muphti d'Alger, Ben Dali, était assassiné par le repris de justice Akacha. Trois jours après, le Cheik Taib-el-Okbi, était arrêté et incarcéré et, quelques jours plus tard, ce fut un nouvel attentat contre le Muphti de Constantine. Que signifie tout cela?

Tout le monde est d'accord pour reconnaître qu'il ne s'agit pas d'un meurtre ordinaire, puisque Akacha n'avait aucun intérêt à assassiner le Muphti. Il s'agit d'un crime en rapport avec la situation politique en Algérie.

Ben Dali est le représentant typique du maraboutisme féodal superstitieux et rétrograde. C'est aussi l'homme qui a tout fait pour faciliter à l'administration son ingérence dans le culte musulman. Aux yeux des populations musulmanes, Ben Dali symbolisait cette caste malfaisante des bēni oui-oui, valets de tous les colonialistes.

Le Cheik Taib-el-Okbi fait partie de l'association des Oulamas réformateurs. Docteurs de l'Islam, gardiens des traditions coraniques, les Oulamas (savants) ont lutté contre le maraboutisme. Les masses musulmanes suivirent avec ferveur les enseignements d'El-Okbi et des Oulamas. Mais cela n'était pas conforme aux traditions conservatrices de ces Messieurs des Affaires Indigènes : M. Michel et M. Miraute.

Ils interdirent donc aux Oulamas de prêcher dans les mosquées. M. Michel s'était illustré par sa fameuse circulaire fermant la porte des mosquées aux Oulamas. C'était une violation flagrante de la loi sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Mais en Algérie tout est permis! Au cours de ces dernières années, les

QUE SIGNIFIE L'ASSASSINAT DU MUPHTI D'ALGER ?...

par BEN ALI BOUKHORT

Oulamas réformistes eurent à subir les calomnies et les attaques les plus venimeuses et les plus malhonnêtes. Que ne leur attribuait-on pas! Ne les taxait-on pas de « panarabisme », de « panislamisme », etc... Ils eurent aussi à subir les vexations les plus odieuses. N'a-t-on pas poursuivi El-Islahia d'Oran en vertu du décret Régnier?

Mais le fait nouveau, c'est l'événement historique du Congrès Musulman du 17 juin dernier, en Algérie. En effet, les Oulamas avaient participé au Congrès Musulman et, comme l'ensemble de tous les délégués, ils s'étaient affirmés pour toutes les revendications du Congrès, et étaient parmi les défenseurs acharnés de l'Union du Congrès Musulman avec le Front Populaire.

Les ennemis de notre cause ne pouvaient pardonner aux vénérables Oulamas de se déclarer défenseurs de l'émancipation de notre peuple et d'être pour l'union fraternelle entre les peuples de France et d'Algérie.

Les ennemis de notre peuple, ceux qui entendent nous asservir éternellement, devaient donc à tout prix arriver à briser notre admirable union, à saboter nos revendications et à créer parmi nos populations musulmanes un état d'esprit défavorable au Front Populaire.

Et voici comment ils organisèrent leur complot :

Pendant que les deux délégations du Front Populaire et du Congrès Musulman algérien, se trouvaient à Paris et étaient en pourparlers avec le Gouvernement et les partis du Front Populaire, en Algérie, se réunissaient à la Brasserie de la Paix, les élus fascistes. Une délégation fut désignée qui devait aller à Paris désavouer les deux délégations populaires. Mais, devant le mécontentement général que leur initiative trahissait souleva parmi le peuple, cette délégation fut abandonnée.

Au retour de la Délégation du Congrès Musulman, le jour même où celle-ci débarquait à Alger, et où elle rendait compte de sa mission, le Muphti Ben Dali était assassiné.

Voyons d'abord l'identité de l'assassin. Ecoutons ici l'« Echo d'Alger » du 3 août. Chair Mohamed Benali, dit Akacha, est un dangereux repris de justice, interdit de séjour, ayant déjà subi huit condamnations pour meurtres, vols, agressions, outrages et rébellions. « Nous avions donc raison, ajoutait M.

L. Gramon, de le présenter comme « un dur » qui connaissait les méthodes d'intimidation de la police. »

C'est là l'avis de l'opinion publique quasi générale en Algérie. Ceux qui ont armé Akacha ne peuvent être que dans les milieux factieux et arabophobes de la police et de l'administration.

El-Okbi, aux yeux de tout le monde, et même de ceux qui l'ont fait arrêter, ne peut être l'initiateur de ce crime qu'il condamne comme nous le condamnons tous, et le « Comité secret » ne pouvait pas se trouver au « Cercle du Progrès ». Les Oulamas réformistes ne sont pas des fanatiques et ils savent que ce n'est pas par des attentats individuels qu'on fait disparaître un régime de vexations et d'injustices qui nous accable.

Les Oulamas auraient pu se livrer à ce terrorisme individuel sous les Gouvernements réactionnaires qui ne voulaient pas entendre leurs doléances, et non sous un Gouvernement du Front Populaire qui, la veille même, leur a promis qu'il examinerait avec bienveillance leurs revendications. La culpabilité d'El-Okbi est invraisemblable, mais son inculpation avait un autre but.

Rien que son arrestation, opérée théâtralement, suffit à l'indiquer. Elle a eu lieu à 13 heures, c'est-à-dire au moment où l'affluence est la plus grande au centre de la ville. La place du Gouvernement et les principales artères de la ville furent occupées par les gares mobiles et les tirailleurs sénégalais.

Ne pensait-on pas ainsi indigner et exaspérer nos populations musulmanes et les pousser à une aventure sanglante? Notre peuple a su déjouer par son calme cette provocation monstrueuse. L'Algérie de 1936 n'est plus celle de 1934. L'expérience a fait acquiescer à notre peuple une conscience et une maturité politique remarquables. Il sait distinguer ses amis de ses ennemis et a appris à saisir vite les desseins criminels de ceux-ci.

Dès les premiers jours, nous avons dénoncé la provocation qui n'est que le prolongement de toutes les menées factieuses en Algérie depuis le 3 mai. Elle est venue après les agissements criminels des colons et de tous les exploités Croix de Feu pendant les grèves du mois de juin; après les provocations des factieux de l'Oranie, avec à leur tête l'Abbé Lambert, Bellat, le Dr Bentani; après la tentative de meurtre contre notre ami Fayet et sa compagne; après les appels



Le Cheik Taib-el-Okbi, un des chefs respectés des Oulamas, arrêté injustement après le meurtre du Muphti Ben Dali, puis remis en liberté.

au meurtre et à l'antisémitisme qu'étaient quotidiennement les torchons fascistes : « La Dépêche Algérienne », la « Presse Libre », « Dissous », « Tricolore », « Petit Oranais », « Oran-Matin », etc., etc., après l'annulation arbitraire de l'élection de Ben Ali Boukhort, élu conseiller général par 4.050 voix, et l'élection alors illégale de Ben Allal, un valet de l'Administration et du colonialisme féodal, avec 2.700 voix.

Les factieux sentaient que le Front Populaire se penchait sur notre triste sort et qu'une œuvre de réformes sociales et politiques allait être entreprise en notre faveur. Ils sentaient qu'une œuvre vraiment progressive et créatrice allait être entreprise. Ces esclavagistes ne peuvent pas admettre que l'arabo-berbère ait les mêmes libertés démocratiques et tous les droits dont jouit le citoyen français? Il est donc compréhensible qu'ils aient juré de noyer nos légitimes revendications.

D'où la concentration de tous leurs coups et de toutes leurs attaques venimeuses contre le Front Populaire. Dans leur presse comme dans leurs discours, ils le discréditent devant nos populations musulmanes. Ils s'efforcent ainsi de pousser le Gouvernement de notre camarade Léon Blum à une politique de répression à l'égard de notre peuple. Ainsi, les factieux d'Algérie suivent la voie que Mola et Franco leur ont tracée à l'égard du Front Populaire. Hitler et Mussolini les y convient.

La mise à feu et à sang de l'Espagne Républicaine par les fascistes et les mercenaires inconscients recrutés au Maroc, doit suffire, pour indiquer au Gouvernement du Front Populaire son devoir contre les menées factieuses des hitlériens en Algérie. Aujourd'hui, il ne s'agit plus seulement de notre peuple, mais de l'avenir du Front Populaire, de son Gouvernement, de la France. Il est encore temps d'éviter l'irréparable. Il faut de la hardiesse. Les dangers menacent la paix et l'union fraternelle entre nos deux peuples l'exigent.

C'est ce qu'a demandé notre délégation du Front Populaire et c'est ce que veut le peuple d'Algérie et toutes les masses laborieuses et progressives européennes d'Algérie.



Un aspect du Congrès Musulman du 17 juin, où furent fixées les revendications des Algériens, et où fut élue la délégation qui vint à Paris.

LES SPECTACLES

DOCUMENTAIRES

Un journal parisien notait récemment à propos de la mort de la Argentine, qu'il ne restait aucun document cinématographique sur l'art de la grande danseuse et que, d'ailleurs, dans le domaine de l'art, les archives du film ne contiennent qu'extrêmement peu de choses sur la danse et la scène de ces trente dernières années. Il existe un procédé qui permet de conserver des archives d'une valeur immense et il n'est pas utilisé.

Ce qui est vrai dans le domaine de l'histoire de l'art l'est aussi dans le domaine de l'histoire tout court. Que reste-t-il, par exemple, comme documentaires sur Jaurès ? De Lénine, nous n'avons plus que quelques mètres de pellicules, et deux disques seulement nous ont conservé sa voix. Et aujourd'hui, ce que nous pouvons voir des actualités sur les événements d'Espagne montre combien, là aussi, la documentation sera fragmentaire, incomplète.

Certes, il existe des difficultés pratiques et techniques quasi insurmontables dans une révolution ou dans une guerre civile. Mais un grand événement de la vie sociale, une importante manifestation populaire sont souvent bogués, escamotés par les campagnes cinématographiques, qui n'en donnent au mieux qu'un aperçu extrêmement sommaire et souvent déformé.

Aussi faut-il se féliciter que Ciné-Liberté ait pu constituer une équipe de jeunes techniciens qui en quelques semaines a réalisé sept documentaires.

Le plus remarquable de ceux-ci, tourné avec l'appui de la C.G.T., concerne les grandes grèves du mois de juin et il constitue un document historique de toute première valeur, qui fixe avec beaucoup d'exactitude le déroulement et l'atmosphère de cette grande lutte pour le pain.

A l'intérieur des grandes entreprises de la région parisienne, l'équipe de « Ciné-Liberté » a filmé les occupations d'usines. On voit les ouvriers préparant des lits de fortune pour la nuit, couchant sur le tapis roulant de la chaîne, sur les coussins des carrosseries, au pied d'une machine, sur les chaises-longues des grands magasins et, parfois, sous une tente de camping dressée dans la cour de l'usine. On voit les machines arrêtées, et à la place des rares « jaunes » les écrivains infatigables qui les démontent.

On assiste aux grandes fêtes, aux bals, aux manifestations, aux séances de chant organisées dans l'usine. Et c'est toute une

documentation extrêmement vivante sur le folklore des grèves.

Les meilleurs folkloristes de notre pays — en particulier M. Van Gennepe, dont l'autorité est considérable — ont eu le tort, en développant une science qui ne date guère que d'un demi-siècle, de considérer le folklore, la coutume populaire, comme une manifestation purement paysanne. M. Van Gennepe le dit en propres termes, et ajoute que les folkloristes ne trouveraient aucune coutume populaire dans les grandes villes et la région parisienne.

Le film de « Ciné-Liberté » prouve tout le contraire. La verve ouvrière a créé dans les mille divertissements qui furent les à-côtés de la grande grève, des cérémonies qui se lient aux traditions populaires et qui font partie elles-mêmes de ces traditions. Tel par exemple le burlesque « enterrement de la grève », inspiré, semble-t-il, du traditionnel « enterrement du Père Cent », dans les casernes. Ainsi les faits donnent-ils raison aux jeunes folkloristes qui donnent une nouvelle orientation à la science des traditions populaires.

Ceci n'est qu'un des côtés de l'excellent film réalisé par « Ciné-Liberté ». Mais ce détail montre tout l'intérêt historique et culturel de ce grand documentaire.

Georges SADOUL.

GUERRE AU CRIME

L'organisation des gangsters se modifie d'année en année et Guerre au crime donne le dernier état de cette évolution. Aux contrebandiers d'alcool se sont maintenant substitués des espèces de commerçants qui trusent, à coups de revolver, les appareils à sous, la laiterie, la fruiterie, et le « jeu des nombres », loterie extrêmement populaire chez les nègres. Les gangsters sont commandités par de grands financiers. On sait que de semblables organisations existent également en Europe, et qu'en Espagne, par exemple, le financier Juan March, patron de Franco, tirait une partie de ses immenses ressources d'un gang, de contrebandiers.

Documentairement, Guerre au crime présente donc un très grand intérêt, soutenu par le très bon acteur qu'est Edward G. Robinson. Mais l'intrigue en est assez naïve et pleine d'invéraisemblances. On imagine mal qu'en quelques semaines un inspecteur de police soi-disant révoqué puisse devenir le chef d'une bande pleine de méfiance, on a peine à croire qu'au nez de ses hommes cet inspecteur donne aux flics le signal de l'arrestation des gangsters. De telles maladresses abondent, et la fin est affreusement grandiloquente. Mais, malgré ces critiques, Guerre au crime reste un film intéressant et prenant. (Apollo.)

AVALANCHES

Un auteur dramatique s'est retiré à la campagne pour écrire dans le calme le troisième acte de sa dernière pièce. Mais ses trois femmes, la passée, la présente et la future, débarquent dans ce paisible refuge avec un laitier-sheriff, un avoué joli cœur et un agent d'affaires. Avec leur arrivée débute aussi un vau-deville dans la plus pure tradition du Palais-Royal, du style Trois Femmes dans un lit. D'hommes en caleçon à petites femmes pas toujours en chemise, on arrive à un heureux dénouement. Un divertissement de vacances qui ne va pas sans vulgarité banalité. (Apollo.)

QUATRE DE L'ESPIONNAGE

La compagnie américaine qui a tourné ce film d'espionnage a voulu renouveler la tradition du genre. L'espion sympathique est un romancier à succès, assez empêtré dans son nouveau métier, la femme fatale, une dame du monde qui cherche l'aventure mais qui est prise de peur et quitte le métier au premier incident ; l'espion ennemi, un aimable et fri-vole jeune homme que préoccupent seulement la galanterie et les farces d'écolier, le « tueur » enfin, un général mexicain d'opérette pour lequel Peter Lorre s'est visiblement inspiré des films des Marx Brothers. Les espions anglais, en pleine guerre, poursuivent l'espion allemand dans les grands hôtels, les sacristies et les fabriques de chocolat, et finissent par le coincer dans l'Orient-Express, en territoire ennemi. Un film soigneusement monté et bien joué, amusant. Bien entendu, il faut faire toutes réserves sur ce genre cinématographique (Aubert-Palace.)

CETTE HISTOIRE SE PASSE DANS DEUX VILLES

ROMAN

("A TALE OF TWO CITIES")

TRADUCTION ET ADAPTATION DE LOUISE BOVE

LA REVOLUTION FRANÇAISE

vue par

Charles DICKENS

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS

M. Jarvis Lorry, de la banque Tellson, de Londres, a aidé autrefois Mlle Manette à faire venir en Angleterre son père, le docteur Manette, qui se cachait faubourg Saint-Antoine chez le marchand de vins Defarge, son ancien serviteur, après de longues années passées au cachot. Plusieurs années après, le docteur, sa fille et M. Lorry déposent à Londres au procès de Charles Darnay, inculpé de trahison sur les témoignages de deux espions, Roger Cly et John Barsad, et qui est acquitté. A Paris, la voiture d'un marquis écrase dans le faubourg Saint-Antoine un enfant, dont le père, Gaspard, exhale sa douleur. Le marquis arrive à la fin du jour à son château ; un cantonnier du village a vu un homme caché sous la voiture. Le marquis reçoit son neveu, arrivé de Londres, et qui n'est autre que Charles Darnay. Celui-ci expose des idées libérales, et ils ont une longue discussion, le marquis étant un homme autoritaire et cruel. Au matin, on le retrouve assassiné dans son lit, un couteau enfoncé dans le cœur. Douze mois plus tard, Charles Darnay, qui s'est fixé à Londres, demande au docteur Manette la main de sa fille, et lui apprend que Charles Darnay n'est pas son véritable nom. A la même époque, l'espion Roger Cly vient de mourir à Londres. A Paris, dans son défilé, M. Defarge s'est enfoncé avec 4 hommes qu'il appelle Jacques un, Jacques deux, trois et quatre, et un cantonnier qu'ils interrogent.

* Voir Regards, depuis le 9 juillet.

Commence, fut la réponse raisonnable de M. Defarge ; « par le commencement. »

— Je le vis alors, Messieurs, dit le cantonnier, « il y a un an, en été, pendu à la chaîne, sous la voiture du Marquis. Voici de quelle façon. J'avais quitté mon travail sur la route, le soleil se couchait, la voiture du Marquis montait lentement la colline, il était pendu à la chaîne comme ceci.

Le cantonnier fit alors la démonstration de tout ce qu'il avait vu, démonstration qui était parfaite, le cantonnier s'en était servi tant de fois pour intéresser et amuser le village.

Jacques un demanda si le cantonnier n'avait jamais rencontré avant, cet homme qu'il avait vu sous la voiture.

— Jamais, dit le cantonnier en se redressant. Jacques trois demanda comment il avait pu alors le reconnaître après.

— Par sa haute stature, dit le cantonnier doucement et avec ses doigts sur son nez. Quand M. le Marquis m'a demandé ce jour-là : « Dites, comment il est. » Moi j'ai répondu : « Haut comme un spectre. »

— Vous auriez dû dire : « Petit comme un nain », remarqua Jacques deux. Mais qu'est-ce que j'en savais ! Le fait n'était pas encore accompli. Réfléchissez. Dans ces conditions, je n'ai pas à offrir mon témoignage. M. le Marquis me montra du doigt, alors que je me tenais près de la fontaine et dit : « Amenez-moi ce vaurien. » Ma parole, messieurs, je n'offre rien.

— Il a raison, Jacques, murmura Defarge à celui qui avait interrompu le cantonnier. « Continuez. »

— Ben, dit le cantonnier d'un air mystérieux. « L'homme grand est perdu et on le recherche. Combien ? Huit mois ? Neuf, dix, onze ? »

— Le chiffre n'a aucune importance, dit Defarge. « Il est bien caché, mais enfin on l'a malheureusement trouvé. Continue. »

— Je suis encore au travail sur un versant de la colline, et le soleil vient de se coucher. Je suis en train de ramasser mes outils avant de regagner ma maison, en bas dans le village, où l'obscurité s'élève déjà, lorsqu'en levant les yeux je vois arriver du sommet de la colline six soldats. Au milieu d'eux, il y a un homme grand dont les bras sont liés — liés et serrés le long de son corps — comme ceci.

Avec l'aide de son indispensable bonnet, il représentait un homme avec les bras liés au corps.

— Je m'efface, messieurs, derrière mon tas de pierres pour voir passer les soldats avec leur prisonnier (car c'est une route solitaire où n'importe quel spectacle vaut la peine d'être regardé) et comme ils approchent, je ne vois que six soldats avec un homme lié, qui sont presque noirs, excepté du côté où le soleil s'est couché. Là, ils sont un peu rouges, messieurs. Je vois également que leurs ombres s'étendaient jusqu'à l'autre côté de la route, comme des ombres de géants. Je vois également qu'ils sont couverts de poussière et que la poussière se meurt avec eux comme ils arrivent. Au moment où ils sont près de moi, je reconnais l'homme grand et lui, il me reconnaît. Ah, mais il serait content de se précipiter sur la pente de la colline comme le soir où je l'ai vu la première fois, tout près de cet endroit.

Il décrivait la scène comme s'il y était encore ; il était évident qu'il la voyait avec intensité ; peut-être n'en avait-il pas vu beaucoup de semblables dans sa vie.

— Je ne montre pas aux soldats que je reconnais cet homme, il ne laisse pas voir aux soldats qu'il me reconnaît. Et nous nous comprenons par les yeux.

— Avancez, dit le chef des soldats en désignant le village. « Conduisez-le rapidement à sa tombe. » Et ils marchaient plus vite. Je les suis. Ses bras sont gonflés d'être attachés si étroitement. Ses sabots sont grands et grossiers, et il boite. Parce qu'il boite, et parce qu'il a de la peine à marcher, ils le font avancer avec leurs fusils.

— Comme cela. — Tout le village se retira sur la pointe des pieds, en parlant bas, dit le cantonnier ; « tout le village chuchota près de la fontaine ; puis tout le village dort ; il rêve du malheureux dans sa prison sur le rocher, dont il ne sortira que pour mourir. Le matin, mes outils sur l'épaule, en mangeant un morceau de pain noir, je fais un détour par la prison pour me rendre à mon travail. Je le vois là, très haut, à travers les barreaux d'une cage, couvert de poussière et de sang comme la veille, et regardant au dehors. Il n'a pas de main libre pour me saluer. Je n'ose pas lui parler ; il me regarde comme si déjà il était mort. »

Defarge et ses trois compagnons se jetèrent un coup d'œil sombre. Leurs regards étaient féroces, haineux, en écoutant parler le campagnard. Quoiqu'ils ne se livrasent pas, on devinait que ces hommes étaient décidés. Ils semblaient former un tribunal grossier. Jacques un et Jacques deux, assis sur le lit, leur mention dans leurs mains, fixaient leur regard sur le cantonnier ; Jacques trois était également attentif. Assis derrière ses camarades, il passait sans cesse sa main agitée sur la peau fine de son nez et sur celle qui entourait sa bouche. Defarge, debout entre le narrateur et ses camarades, lequel narrateur se tenait dans la lumière venant de la fenêtre, promenait son regard du cantonnier au petit groupe et du petit groupe au cantonnier.

— Continuez, Jacques, dit Defarge. — Le prisonnier reste là-haut, dans sa cage de fer, pendant quelques jours. Le village l'observe à la derobée car le village a peur ; mais il ne peut s'empêcher de regarder, de loin, la prison qui se dresse sur le rocher escarpé ; et le soir, lorsque la journée est terminée et qu'on est réuni autour de la fontaine pour bavarder, tous les regards sont tournés vers la prison. Autrefois, ils étaient tournés vers la Maison de poste ; maintenant ils sont tournés vers la prison. On chuchote autour de la fontaine qu'il ne sera pas exécuté quoique condamné à mort. On dit que des pétitions ont été présentées à Paris, qu'elles insistent sur le fait que le malheureux avait été rendu à la fois fou de colère et de douleur par la mort de son enfant ; on dit que ces pétitions ont été présentées au Roi lui-même. Que sais-je ? C'est possible.

— Peut-être oui, peut-être non. — Écoutez-moi, maintenant, fit Jacques un en s'interposant sévèrement. — Sachez qu'une pétition a été présentée au Roi et à la Reine. Tous autant que nous sommes, non excepté, avons vu le Roi la prendre dans son carrosse, dans la rue, et la Reine était assise à côté de lui. C'est Defarge, que vous voyez ici, qui au péril de sa vie s'est précipité devant les chevaux, la pétition à la main. — Ce n'est pas fini, écoutez encore, dit Jacques trois dont les doigts se promenaient toujours sur le nez et autour de la bouche ; la garde à cheval et à pied entoura celui qui tenait la pétition et le frappa. Vous entendez ?

— J'entends, messieurs. — Continuez alors, dit Defarge.

— Encore ; pendant ce temps, on chuchote autour de la fontaine, continua le cantonnier, « que le prisonnier a été amené dans notre village pour y être exécuté sur la place, on chuchote qu'il sera certainement exécuté. On chuchote même que parce qu'il a tué Monseigneur et que Monseigneur était le père de ses sujets — de ses serfs, si vous voulez — il sera exécuté comme parricide. Un vieillard dit, devant la fontaine, qu'on lui armera la main droite d'un couteau et que cette main droite sera brisée devant lui ; que de l'huile bouillante, du plomb fondu, de la résine, de la cire, du soufre seront versés dans les plaies faites sur ses bras, sa poitrine et ses jambes que finalement il sera écartelé, membre par membre, par quatre forts chevaux. Le vieillard ajouta que ces supplices avaient été infligés il y a peu de temps à un prisonnier qui avait attenté à la vie du roi Louis XV. Mais comment saurais-je s'il a menti ? Je ne suis pas un savant. »

— Écoutez-le encore, Jacques, dit l'homme à la main infatigable et avide.

— Le nom de ce prisonnier était Damiens ; et cela s'est passé en plein jour, dans les rues ouvertes à tous de cette ville de Paris, et parmi les gens accourus en foule pour assister au supplice, on put remarquer que les femmes du monde étaient les plus nombreuses et qu'elles regardèrent avec une attention meilleure jusqu'à la fin — jusqu'à la fin, Jacques, qui dura jusqu'à la nuit, alors que le parricide avait déjà perdu deux jambes et un bras et qu'il respirait encore. Et tout fut terminé — pourquoi ? Quel âge avez-vous ?

— Trente-cinq ans, dit le cantonnier qui en paraissait soixante.

— Cela a été fait quand vous aviez près de dix ans. Vous auriez pu le voir.

Illustration de LINGNER



— Assez, dit Defarge avec une grimace d'impatience. « Vive le diable. Continuez. »
— Bien, dit le cantonnier. Les uns chuchotaient une chose; les autres une autre. On ne parle de rien d'autre. Enfin, dans la nuit de dimanche, alors que tout le monde dort, des soldats arrivent de la prison; leurs fusils résonnent sur les pierres de la petite rue. Des ouvriers bêchent la terre, d'autres frappent des coups de marteau; des soldats rient et chantent; le matin, près de la fontaine, il y a une potence de quarante pieds de haut, qui emprisonne l'eau.

Le cantonnier regarda à travers le plafond bas et montra du doigt l'espace comme s'il voyait la potence sur le ciel.

Tout travail est arrêté: tout le monde se réunit autour de la fontaine. Personne ne mène les vaches aux champs; les vaches sont là avec les glus. A midi les tambours retentissent. Des soldats sont entrés dans la prison, la nuit, et lui, il est maintenant au milieu d'eux. Il est lié, comme il l'était sur la route, et dans sa bouche, il y a un bâillon maintenu par une corde, si bien qu'il a presque l'air de rire.

Le cantonnier illustra cette description en faisant de ses pouces deux crochets avec lesquels il tira sa bouche jusqu'aux oreilles.

— Le couteau est fixé au sommet de la potence, la pointe en l'air. Là-haut, à quarante pieds du sol, il emprisonne le ciel.

Les auditeurs se regardèrent les uns les autres cependant que le cantonnier essayait la sueur qui coulait sur son visage pendant qu'il rappelait ce spectacle, avec sa casquette bleue.

C'est horrible, messieurs. Comment les femmes et les enfants pouvaient-ils chercher de l'eau? Comment peut-on bavarder le soir alors que l'ombre du malheur était encore là? L'ombre, ai-je dit, quand j'ai quitté le village, le lundi soir, alors que le soleil se couchait, et quand je me retournai, sur la colline, cette ombre, je la vis sur l'église, sur le moulin, sur la prison et sur la terre entière, messieurs, jusqu'à l'horizon.

L'homme affamé rongea un de ses doigts en regardant ses compagnons, et son doigt tremblait.

— C'est tout, messieurs. J'ai quitté le village au coucher du soleil (comme on m'avait conseillé de le faire) et j'ai marché droit devant moi toute la nuit et la moitié du jour suivant, jusqu'à ce que j'eusse rencontré (ainsi qu'on me l'avait annoncé) ce camarade. Avec lui j'ai continué ma route, tantôt en voiture, tantôt à pied, avançant jour et nuit. Et me voici.

Après un silence sombre, Jacques me dit:

— Bon, vous avez agi avec loyauté. Voulez-vous sortir un instant et nous attendre à la porte?

Volontiers, dit le cantonnier.

Defarge l'accompagna jusqu'à l'escalier et, le laissant là, revint.

Il trouva ses trois compagnons debout, se tenant les uns à côté des autres.

— Comment dites-vous, Jacques? demanda le numéro un. « Est-ce que c'est à enregistrer? »

— Oui, répondit Defarge, « et comme devant être détruit. »

— Magnifique, gronda l'homme affamé.

— Le château et toute la race? demanda le numéro un.

— Le château et toute la race, répondit Defarge, à exterminer.

L'homme affamé répéta:

— Magnifique.

Et il se remit à ronger un de ses doigts.

— Etes-vous certain, demanda Jacques deux à Defarge, qu'aucun ennui ne peut venir de ce registre? Je crois que nous ne craignons rien, car il n'y a que nous qui sachions le déchiffrer, mais saurons-nous toujours le déchiffrer — je devrais dire saura-t-elle?

Jacques, répondit Defarge, en se redressant, si madame mon épouse avait entrepris de ne garder le registre que dans sa mémoire, elle n'en oublierait cependant pas un mot — pas une syllabe.

Tricoté par elle, ce registre demeurera toujours aussi lumineux pour cela que le soleil. Ayez confiance en Mme Defarge. Il serait plus facile au poltron le plus grand qui puisse exister de se donner la mort que d'effacer une lettre de son nom ou un seul de ses crimes du registre tricoté par Mme Defarge.

Il y eut un murmure confiant d'approbation. Puis l'affamé demanda:

— Ce cantonnier sera bientôt renvoyé, je l'espère. C'est un simple. Mais n'est-il pas un peu dangereux?

— Il ne sait rien, dit Defarge, « tout ce qu'il pourrait dire ne saurait, ou ne servirait qu'à le faire perdre. Je ne charge de lui: qu'il reste près de moi, je prendrai garde à lui et le mettrai sur le bon chemin. Il veut voir le monde, le Roi, la Reine et la Cour, qu'il les voie dimanche. »

Comment s'exclama avec surprise l'homme affamé, « est-ce un bon signe qu'il veuille voir le roi et les nobles? »

— Jacques, dit Defarge, « il faut montrer du lait avec prudence à un chat si on veut qu'il le boive, il faut montrer avec prudence à un chien sa proie, si on veut qu'un jour il la rapporte.

Rien de plus ne fut dit et le cantonnier, qu'on avait trouvé endormi sur l'escalier, fut transporté sur le lit où on lui conseilla de se reposer. Il n'attendit pas qu'on le lui eût conseillé deux fois et il s'endormit de nouveau.

XI

Les Defarge, le mari et la femme, après avoir roulé lourdement sous les étoiles dans la voiture publique qui revenait de Versailles, arrivèrent à la porte de Paris où se terminait leur voyage. Pendant l'arrêt habituel devant le poste de police, les lanternes sortirent pour procéder à leurs recherches. M. Defarge était descendu. Il connaissait quelques-uns des soldats ainsi qu'un policier avec lequel il était intime et qu'il embrassait chaque fois qu'il le voyait. Quand ils se retrouvèrent dans l'obscurité de Saint-Antoine, Mme Defarge, qui cherchait où poser les pieds pour éviter la boue noire, dit à son mari:

— Dis-moi, mon ami, qu'est-ce que Jacques de la police t'a dit?

— Pas grand-chose, ce soir, mais tout ce qu'il sait; un nouvel espion a été désigné pour surveiller notre quartier. Il se peut qu'il y en ait beaucoup d'autres, mais il ne connaît que celui-là.

— Eh bien, dit Mme Defarge en levant ses sourcils tranquillement, il faut l'enregistrer. Comment s'appelle-t-il?

— Il est Anglais.

— Tant mieux. Son nom.

— Barsad, dit Defarge en faisant de ce nom, avec sa mauvaise prononciation, un nom français. Mais il s'était tellement appliqué à le retenir qu'il l'épela correctement.

— Barsad, répéta Mme Defarge, « Bien, et le nom de baptême? »

— Jean.

— Jean Barsad, répéta Mme Defarge après avoir prononcé ce nom tout bas pour elle-même. Bien. Comment est-il? Est-il connu?

— Son âge: environ quarante ans. Sa taille: environ 1 m. 72. Cheveux noirs, le teint est brun. L'ensemble du visage est beau; yeux sombres; le visage est allongé, vieux et basané; nez aquilin, mais de travers et retournant d'une manière bizarre vers la joue gauche; à cause de cela l'expression est sinistre.

— Eh, ma foi, ça c'est un portrait, dit Mme Defarge en riant, il sera enregistré demain.

Ils entrèrent dans le débit de vin qui était fermé (car il était minuit) et Mme Defarge s'étant rendue immédiatement à sa place, derrière le comptoir, elle compta la petite monnaie encaissée pendant son absence, examina les marchandises, vérifia les comptes, en ajouta à elle, contrôla de toutes les manières possibles le garçon et, finalement, le congédia pour qu'il allât se coucher. Alors elle renversa le bol de monnaie pour la deuxième fois et noua les pièces dans son mouchoir afin qu'elles fussent en sûreté pour la nuit. Durant tout ce temps, Defarge, la pipe à la bouche, arpentait la salle du café. Il admirait complaisamment sa femme et n'intervenait jamais. C'est ainsi d'ailleurs qu'il agissait en bien des circonstances de sa vie. La nuit était chaude et le magasin fermé, au milieu d'un voisinage si sale, sentait mauvais. L'odorat de M. Defarge n'était pas particulièrement sensible, mais le vin sentait plus fort qu'il n'avait jamais senti et le rhum, et le brandy, et l'anisette également. Il repoussa cette odeur en chassant la fumée qui emplissait sa bouche, puis posa sa pipe.

— Tu es fatigué, dit-elle en levant les yeux tout en continuant de nouer les pièces dans son mouchoir. « Il n'y a ici que les odeurs habituelles. »

— Je suis un peu fatigué, répondit son mari en approuvant.

— Tu es également un petit peu déprimé, dit Mme Defarge dont les yeux vifs n'avaient pas été absorbés par ses comptes au point de ne pas s'apercevoir de l'état de son mari. « Oh! les hommes, les hommes! »

— Mais, ma chère, commença Defarge...

— Mais, ma chère. Vous n'avez pas de courage cette nuit, mon cher, répéta Mme Defarge en secouant la tête avec fermeté. « Mais, ma chère. »

— Eh bien alors, dit Defarge, comme si on lui arrachait ses pensées de la fortune, « c'est long. »

— C'est long, répéta sa femme, et quand est-ce que ce n'est pas long? La vengeance demande du temps; c'est la règle.

— La foudre ne met pas longtemps à frapper un homme, dit Defarge.

— Combien de temps, demanda Mme Defarge tranquillement, « combien de temps met d'abord la foudre à s'émasser? Dis-le moi. »

— Lorsque qu'une ville est engoutie dans un tremblement de terre, cela ne met pas non plus très longtemps, continua Mme Defarge. « Eh bien! dis-moi combien de temps il faut pour préparer un tremblement de terre? »

— Je suppose qu'il faut longtemps.

— Mais quand tout est prêt, et que le tremblement de terre a lieu, il ne reste rien, tout est réduit en poussière. Il s'est pourtant préparé sans que personne ait vu ni entendu quelque chose?

— Voilà notre consolation; songes-y.

— Elle nouait un nœud à son mouchoir avec des éclairs dans les yeux comme si elle étranglait un ennemi.

— Je te répète, dit Mme Defarge en tendant la main droite pour donner plus de poids à ses paroles, « que quoique ce soit long à venir, c'est en route et cela arrivera. Je te dis que cela ne se retirera ni ne s'arrêtera jamais. Je te dis que cela avance toujours. Regarde autour de toi et considère les vies de tous les gens que nous connaissons, considère les visages de tous ceux que nous connaissons, considère la rage, le mécontentement auxquels la Jacquerie s'adresse avec plus de certitude chaque heure. De telles choses peuvent-elles durer? Bah! tu me fais pitié. »

— Ma brave femme, répondit Defarge debout devant elle, la tête légèrement inclinée, les mains dans son dos, comme un élève docile et attentif devant son cathédisme, « je ne doute pas de tout cela. Mais il y a longtemps que cela dure et il serait possible, tu le sais bien, que cela n'arrive pas de nos jours. »

— Et pourquoi donc? demanda Mme Defarge en faisant un autre nœud, comme si c'était un autre ennemi d'étrangler.

— Eh bien! dit Defarge avec un haussement d'épaules, nous ne verrons pas le triomphe.

— Nous l'aurons aidé, répondit Mme Defarge, la main tendue en avant. Rien de ce que nous faisons n'est vain. Je crois, avec toute mon âme, que nous verrons le triomphe. Mais même si nous ne le voons pas, mais si j'étais certaine que nous ne le verrons pas, donnez-moi le cœur d'un aristocrate ou d'un tyran, et je...

Alors, Mme Defarge serra les dents et fit un dernier nœud.

— Tiens, cria son mari qui rougissait de sa poltronnerie. Moi aussi, ma chère femme, je ne m'arrêterai à rien.

— Oui, mais tu as la faiblesse d'avoir besoin de moi ta victime, à l'occasion, pour te soutenir. Sois fort sans cela. Quand l'heure arrive, lâche le tigre et le diable. Mais tant qu'elle n'est pas arrivée, garde-les enchaînés — cachés — mais toujours prêts.

Mme Defarge, en conclusion, frappa son petit comptoir avec sa chaîne de pièces noircies, puis mettant le lourd mouchoir sous son bras avec sévérité, elle observa qu'il était temps de se coucher.

Le lendemain à midi, cette femme admirable était à sa place habituelle, tricotant avec assiduité. Une rose était à côté d'elle. Elle la regardait de temps en temps, mais toujours avec un air préoccupé. Il y avait quelques clients qui buvaient, ou ne buvaient pas, debouts ou assis, éparpillés un peu partout. Il faisait très chaud et une quantité innombrable de mouches qui se trouvaient auprès de Mme Defarge et que leur curiosité hasardeuse amenait dans tous les petits verres gluants tombaient parfois au fond. Leur mort ne faisait aucune impression sur les autres mouches qui continuaient à se promener sur les mêmes verres et qui regardaient froidement leurs sœurs (comme si celles-ci avaient été des éléphants ou quelque chose d'aussi loin d'elles) jusqu'à ce qu'elles perdissent leur tour la vie de la même façon. C'est curieux de se rendre compte du manque de réflexion des mouches.

Une forme qui entra par la porte jeta une ombre sur Mme Defarge; elle sentit que c'était l'ombre d'un nouveau client. Elle posa son tricot et, avant de regarder le nouvel arrivant, épingla sa rose dans ses cheveux.

Ce fut curieux. Au moment même où Mme Defarge prit la rose, les clients cessèrent de parler et commencèrent, un à un, à quitter le débit.

— Bonjour, Madame, dit le nouveau venu.

— Bonjour, Monsieur.

Elle le dit à haute voix, mais ajouta en elle-même, en reprenant son tricotage:

« Ah! bonjour. Age, environ quarante ans; taille, environ 1 m. 72, cheveux noirs, yeux sombres, visage long et basané, nez aquilin, mais de travers, ayant une inclination particulière vers la joue gauche, ce qui donne une expression sinistre. »

— Bonjour tout le monde. Ayez la bonté, Madame, de me donner un petit verre de cognac mélangé à deux doigts d'eau bien fraîche.

Mme Defarge obéit avec un air poli.

— Merveilleux ce cognac, Madame.

C'était la première fois que ce cognac avait été ainsi loué et Mme Defarge en savait assez sur son origine pour vouloir en connaître davantage. Elle répondit cependant que le cognac avait été très flatté de cette appréciation, et reprit son tricot. Le visiteur regarda durant quelques instants les doigts de Mme Defarge, puis profita des circonstances pour jeter un coup d'œil sur la salle du café:

— Vous tricotez très adroitement, Madame.

— J'y suis habituée.

— C'est aussi un joli dessin.

— Vous croyez? dit Mme Defarge en regardant son interlocuteur avec un sourire.

— Décidément, peut-on vous demander pourquoi c'est faire?

— Pour passer le temps, répondit Mme Defarge en souriant encore, cependant que ses doigts bougeaient rapidement.

— Pas pour une chose utile?

— Cela dépend j'en trouverai peut-être l'usage un jour. Si je le fais... eh bien, dit Mme Defarge en respirant doucement et en hochant la tête avec coquetterie, je m'en servirai.

Ce fut encore très curieux. Décidément, le goût de Saint-Antoine s'opposait à ce que Mme Defarge mit une rose dans ses cheveux. Deux hommes étaient entrés séparément. Ils avaient commandé à boire, mais dès qu'ils virent cette nouveauté, la rose, ils hésitèrent, firent mine de chercher un ami et partirent. Tous les clients qui s'étaient trouvés là à l'arrivée de l'espion étaient partis eux aussi. L'espion avait eu beau garder les yeux ouverts, il n'avait surpris aucun signe. Ils étaient tous partis, en trainant, comme s'ils ne savaient où aller, le plus naturellement du monde.

« Jean, pensait Mme Defarge, comme ses doigts bougeaient rapidement et que ses yeux regardaient l'étranger, si vous restez encore un peu j'aurai tricoté « Barsad » avant que vous partiez. »

— Vous avez un mari, Madame?

— J'en ai un.

— Des enfants?

— Pas d'enfants.

— Les affaires paraissent aller mal.

— Les affaires vont très mal. Le peuple est si pauvre.

— Ah! le misérable et malheureux peuple. Si opprimé, aussi... comme vous dites. Comme vous le dites, vous, Monsieur, répondit Mme Defarge en tricotant quelque chose de plus à son nom, qui ne laissait rien présager de bien.

— Pardonnez-moi, c'est certainement moi qui l'ai dit, mais c'est naturellement vous qui le pensez. Cela va sans dire.

(A suivre.)

les conseils de Ginette

MOTRE CUISINE

LA PISSALADIERE

(PLAT PROVENÇAL)

Faites une pâte brisée que vous ferez cuire dans un plat à tarte sans garniture. Vous aurez préparé d'autre part une purée d'oignon à laquelle vous ajouterez quelques anchois pilés. Lorsque la pâte sera presque cuite, vous y étalerez le mélange, puis vous garnirez avec des olives dénoyautées. Mettez quelques dés de beurre puis laissez au four bien chaud, environ dix minutes.

♦ ♦

LES TRUCS DE LA CUISINIERE

Pour que le riz soit bien blanc et que les grains soient détachés, il faut le faire cuire à grande eau. Ne le laissez que 18 minutes et, en le sortant du feu, précipiter dans la casserole un fort jet d'eau froide. Pour augmenter les chances de réussite, lavez bien votre riz avant de le cuire et versez quelques gouttes de citron dans l'eau de cuisson.

♦ ♦

Pour conserver aux légumes verts une belle couleur claire, il faut également les faire cuire dans beaucoup d'eau; il faut, d'autre part, que vous ne les plongiez dans l'eau *salée* que quand celle-ci est bouillante; il faut les faire cuire à feu vif et ne pas couvrir la casserole.

♦ ♦

Pour rendre une consistance bien ferme aux radis un peu fanés, il faut les faire tremper dans de l'eau froide additionnée de vinaigre.

♦ ♦

Lorsque vous mettez vos poimmes de terre dans de l'eau froide, elles se détachent et quand vous les mettez à l'eau bouillante elles restent entières.

POUR VOTRE BEAUTE

C'est en cette saison que celles qui seront à la montagne ou à la campagne pourront faire provision de lavande, cueillez-en à profusion, rien ne dégage une odeur plus fraîche, plus agréable. Vous ferez sécher les fleurs, à plat sur un papier, et vous pourrez en remplir des petits sachets qui iront embaumer votre linge. Vous pourrez surtout vous en servir pour faire une excellente eau de toilette. Vous ferez macérer les fleurs de lavande dans un litre de vinaigre blanc pendant un mois, après quoi vous exprimerez et filtrerez.

♦ ♦

Vous aiderez encore au bon fonctionnement de votre organisme en suivant régulièrement les conseils de gymnastique que vous donne notre collaboratrice Marie Latour; avec un régime sain ils contribueront à vous donner une bonne circulation, des muscles fermes, un teint uni qui amélioreront grandement votre santé et par là même votre aspect physique.

CONSEILS PRATIQUES

Pour nettoyer des bijoux, brossez-les avec une petite brosse imprégnée de savon; vous les essuiez bien ensuite, vous les frotterez avec de la mie de pain et vous finirez en frottant avec un morceau de peau (un vieux gant fera très bien l'affaire).

♦ ♦

En repassant vous avez légèrement roussi votre linge, il faut faire disparaître cette vilaine tache! Comment? Voici: dans soixante grammes de vinaigre délayez deux grammes de savon de Marseille et ajoutez dix grammes de terre à Foulon (chez votre marchand de couleurs). Puis lorsque le tout est bien mélangé, étendez-le sur la tache, attendez un peu et rincez à l'eau fraîche.

LA FEMME, L'ENFANT, LE FOYER

REPONSE A QUELQUES LETTRES

Le petit article paru récemment ici sur la réglementation de l'avortement en U. R. S. S. m'a valu plusieurs lettres qui prouvent le grand intérêt qu'a suscité cette question. Certaines de ces lettres montrent que cette réglementation n'a pas toujours été très bien comprise. Il n'est donc pas inutile de revenir sur certains points.

Tout d'abord, il faut insister à nouveau sur ce fait que l'avortement légal n'a jamais été considéré là-bas que comme un pis-aller; qu'une intense propagande n'a cessé de se faire, non pas en faveur de cette pratique, comme beaucoup l'ont cru, mais contre elle, le gouvernement, même fait dans les meilleures conditions d'hygiène, était une sorte de moindre mal, mais n'était pas sans présenter de sérieux inconvénients pour la santé.

« N'est-ce pas tout simplement, dit une de mes correspondantes, le désir d'augmenter la population, qui a déterminé la promulgation de cette loi? »

C'est possible. Mais que ceci ne nous fasse pas entrevoir déjà les dangers de la surpopulation! (Sauf erreur, la densité de la population qui est en Belgique de 288 habitants par kilomètre carré est en U.R.S.S. de 7 ou 8). La nécessité du contrôle des naissances n'est donc pas imminente!

D'autres voient dans cette nouvelle loi un frein au développement et à l'émancipation de la femme. Pour toute réponse ne suffit-il pas de rappeler l'effort considérable accompli depuis le début de la Révolution en faveur de l'enfance, les incontestables avantages dont bénéficient les mères? Pourquoi voudrait-on maintenant mettre une entrave à leur liberté et au libre développement de leur personnalité? Les enfants auraient-ils cessé d'être considérés comme des citoyens dont la Société tout entière doit prendre soin? Les femmes qui n'en désirent point, gardent, je le répète, le droit de n'en pas avoir.

Enfin, comme me le fait si justement remarquer un ardent contradicteur, cette loi, avant d'être votée, a été l'objet de discussions approfondies dans tout le pays. C'est seulement après ces discussions qu'elle a été adoptée, ce qui nous permet de penser qu'elle a recueilli l'approbation d'une majorité consciente des avantages que présente cette mesure d'intérêt général.

Lulu JOURDAIN.

M O D E & COUTURE

Vous pourrez rajeunir et transformer une robe de lainage de l'hiver passé pour avoir quelque chose de chaud pour le début de l'automne et qui vous donne une sensation de neuf. Pour cela achetez de la laine de plusieurs couleurs, des aiguilles et tricotez un empiècement, un col, une ceinture, des manches. Laines de plusieurs couleurs car le tricot sera plus joli à rayures, il se différenciera mieux ainsi du tissu et pourra apporter une note de gaieté sur une robe sombre. Si on prend la teinte de fond assortie à celle de la robe, par contre, on pourra faire des rayures des couleurs les plus vives et en alternant deux tons, grenat et bleu ciel, vert et jaune, etc. Pour tricoter ces « arrangements » il faudra établir auparavant un patron (papier ou mousseline) auquel on se reportera au cours du travail, le nombre des points variant selon les tailles. Les points employés seront: pour le fond, le point de jersey; pour les rayures, le point de jarretelle. Par exemple, on pourra adopter cette proportion: trois rangs au point de jersey, un rang point de jarretelle; trois rangs point de jersey et deux rangs point de jarretelle, etc.

Ce mélange du tricot et de l'étoffe prête à des effets très heureux, il est très nouveau et on le verra certainement employer la saison prochaine pour les robes de tous les jours.

CULTURE PHYSIQUE

AVANT de parler de l'effet qu'ont certains mouvements sur la colonne vertébrale, je voudrais vous indiquer brièvement les différentes déformations du dos.

On appelle ces déformations du nom de scoliose. Il y a trois degrés de scoliose.

PREMIER DEGRÉ

C'est ce qu'on appelle couramment mauvaise tenue ; il est facile de s'en corriger seul et d'acquiescer une bonne tenue à condition que l'on vous explique bien quels sont les muscles à faire travailler pour obtenir ce redressement.

DEUXIÈME DEGRÉ

Une certaine atrophie musculaire s'est produite, on ne pourra pas alors se corriger seul, une personne qualifiée devra intervenir pour redonner de la vie à ces muscles, par exemple en tirant la tête ou en appuyant sur la colonne vertébrale.

TROISIÈME DEGRÉ

La scoliose, au troisième degré, est due à une atrophie musculaire tellement avancée qu'on ne peut plus faire bouger les muscles.

Le premier degré d'une scoliose résulte presque toujours d'un mauvais état général. Il s'observe souvent chez les en-

jants après une croissance trop rapide et aussi lorsque les enfants commencent à aller à l'école. Ce changement de vie, le fait de rester plus longtemps enjambés et assis occasionnent une fatigue. La circulation du sang devient moins bonne, les muscles et les tissus sont plus las. C'est alors que les épaules tombent en avant et que, pour rétablir l'équilibre, la cambrure s'accroît tandis que le ventre ressort. Une nourriture saine et raisonnable, beaucoup de légumes et de fruits, pas trop de viande, des marches en plein air et une bonne gymnastique appropriée remédieront à cet état.

Le deuxième degré de scoliose est le résultat d'une mauvaise tenue négligée, une aggravation du premier degré. Ici une gymnastique orthopédique s'impose.

Quant au troisième degré, il est soit congénital, soit le résultat d'un accident. Une disposition à la scoliose peut être augmentée ou entretenue par la déformation professionnelle. On peut deviner souvent les occupations de quelqu'un d'après le genre de scoliose dont il est atteint.

A cause de cela il est plus qu'intéressant de connaître l'effet de certains mouvements sur la colonne, ce dont mon prochain article traitera.

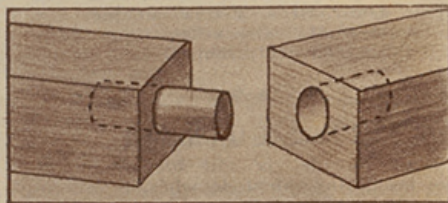
Marie LATOUR.

POUR VOTRE INTÉRIEUR

Rien n'est triste dans un intérieur comme une table bancale, un bras de fauteuil qui branle, un placage qui se décolle, etc. Si vous êtes coquette de votre intérieur, sachez faire à temps les quelques réparations faciles qui ne nécessitent pas le travail d'un spécialiste. Et tout d'abord veillez à ce que tous les meubles qui reposent sur le sol soient en équilibre. Est-ce le parquet qui n'est pas plat ? Un pied qui est usé ? Vous avez deux ressources : redonner au pied sa hauteur en clouant dessous un morceau de bois ou de caoutchouc, ou bien mettre une cale ; celle-ci doit être en bois taillée en biseau et enfoncée avec un marteau. L'avez-vous taillée trop grande ? Faites une marque au crayon, retirez-la et sciez ce qui dépassait avant de la re-fençonner.

Est-ce un placage qui se boursouffle ou se décolle ? Les soufflures, vous pouvez essayer de les faire partir en posant dessus un chiffon de soie et en repassant avec un fer chaud. Pour recoller un placage insérez de la colle forte entre le placage et le bois et pressez dessus jusqu'à ce que les deux parties adhèrent l'une à l'autre.

Vous ferez de même au moindre tremblement d'un bras de fauteuil : quelques gouttes de colle forte pourront, mises à temps, empêcher le jeu de s'accroître.



MOTS CROISÉS

V	A	C	A	N	C	E	S	C
I	R	U	N	A	L	A	V	A
V	I	L	O	L	A	C	E	S
R	A	P	A	C	E	C	R	I
E	S	A	U	S	T	A	S	E
B	U	A	G	R				
L	A	I	U	S	M	E	R	
A	L	C	A	Z	A	R	S	
O	I	C	A	R	E	N	E	
H	I	T	L	E	R	N	I	L
E	N	E	A	N	T	E	S	

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10

HORIZONTALEMENT
1. Des masses ouvrières, ignorant tout de la tactique militaire, l'ont vaincue malgré tout. — 2. Les mineurs de cette province se sont mis à la disposition du gouvernement espagnol. — 3. Garçon d'une cuisine de courses. — 4. Commandant les troupes loyales de Guadalupe. — 5. A fait tort. — 6. Fraude, tromperie. — 7. Exterminé entièrement. — 8. Monnaie étrangère. — 9. Note. — 10. Il sert à amener le sol ordinaire. — 11. Le fait entendre au delà des Pyrénées. — 12. Négation. — 13. Abréviation. — 14. Souffrance du corps. — 15. Négation. — 16. Englué sous les décombres.

VERTICALEMENT
1. Un des dirigeants les plus écoutés des travailleurs catalans. — 2. Deux lettres de « Aurore ». — 3. Travaux préparatoires à. — 4. Elles ont pris part à la lutte avec un enthousiasme qui a souvent dépassé celui des hommes. — 5. En matière de. — 6. Il est cet argument lorsque les rebelles emploient les avions d'Hitler. — 7. Le désastre provoqué par l'action des rebelles. — 8. Amertume de sentiments. — 9. Certains ponts le furent, en Espagne. — 10. Celui des villes espagnoles est lamentable. — 11. Département.

TARIF SERVICE PHOTOGRAPHIQUE

DEVELOPPEMENT DES PELLICULES

La bobine ou le film packs tous formats 1 50

TIRAGE DES EPREUVES

Format	Prix	Format	Prix
4 1/2 x 6	0 40	9 x 12	0 75
6 x 9	0 50	13 x 18	2 »
7 x 11	0 60	18 x 24	4 »

AGRANDISSEMENTS

Formats	Noir	Sépia	Couleurs
9 x 14 (carte post.)	1 »	1 60	2 50
13 x 18	2 50	3 50	5 50
— collé sur cart.	3 50	4 50	6 50
18 x 24	4 50	5 50	7 50
— collé sur cart.	6 »	7 »	9 »
24 x 30	7 »	9 »	12 »
— collé sur cart.	10 »	12 »	15 »
30 x 40 collé sur cart.	15 »	20 »	25 »
40 x 50 collé sur cart.	20 »	25 »	30 »

EMIL LUDWIG
DIRIGEANTS DE L'EUROPE
15 fr.

Le sympathique député communiste Virgile Barel, à son passage à Sospel, a reçu un accueil enthousiaste. Le voici porté en triomphe sur la place Saint-Nicolas, par la population qui apprécie son dévouement.



S P O R T S

La retraite de Jean Taris

JEAN TARIS abandonne. Le voici arrivé au terme d'une carrière qui fut glorieuse, qui aurait probablement pu l'être davantage si Taris avait eu plus de chance, mais qui l'aurait certainement été moins si Taris avait eu moins de courage.

Il faut se rappeler ses débuts pour mesurer toute l'importance des progrès qu'il a fait accomplir au sport nautique en France. A l'époque où il devint un champion international, où il remporta ses premiers succès mondiaux, notre pays n'occupait qu'un rang très médiocre dans le bataillon des « nations nautiques ». Dès l'instant que Taris eut cueilli quelques lauriers, la France profita de ses victoires.

Le fait même que nous avions chez nous un grand champion aida, prodigieusement, le développement de la natation. C'est un phénomène bien connu que celui-là. Jouerait-on autant, chez nous, au tennis, si nous n'avions jamais eu Brugnon et Borotra ? Nagerait-on autant si nous n'avions jamais eu Taris ?

Il s'en va, en beauté, sans fanfaronnerie, sans parade et sans fanfaronnade, un peu mélancolique, peut-être, de n'avoir pas réussi en 1932, dans le 400 mètres, à décrocher ce titre olympique qui lui ravit d'un souffle l'Américain Crabbe... mais heureux, précisément, d'avoir su à ce moment lutter contre le découragement et pu, par la suite, affirmer maintes fois sa valeur.

D'aucuns regretteront peut-être qu'il ait la sagesse de partir si vite. On dira :

— Qui va le remplacer ?

Mais les projets de Jean Taris prouvent précisément qu'il fera tout pour être remplacé le plus vite possible. Sa retraite n'est pas une abdication. Il va se faire professeur. Il va apprendre aux jeunes les secrets qui font d'un homme un nageur, d'abord, un champion ensuite.

Est-il meilleur moyen de former non pas un, non pas dix, mais des centaines de remplaçants ?

En même temps que Taris, Thérèse Blondeau abandonne. Elle va, elle aussi, devenir monitrice, et se consacrer à la formation de futures championnes.

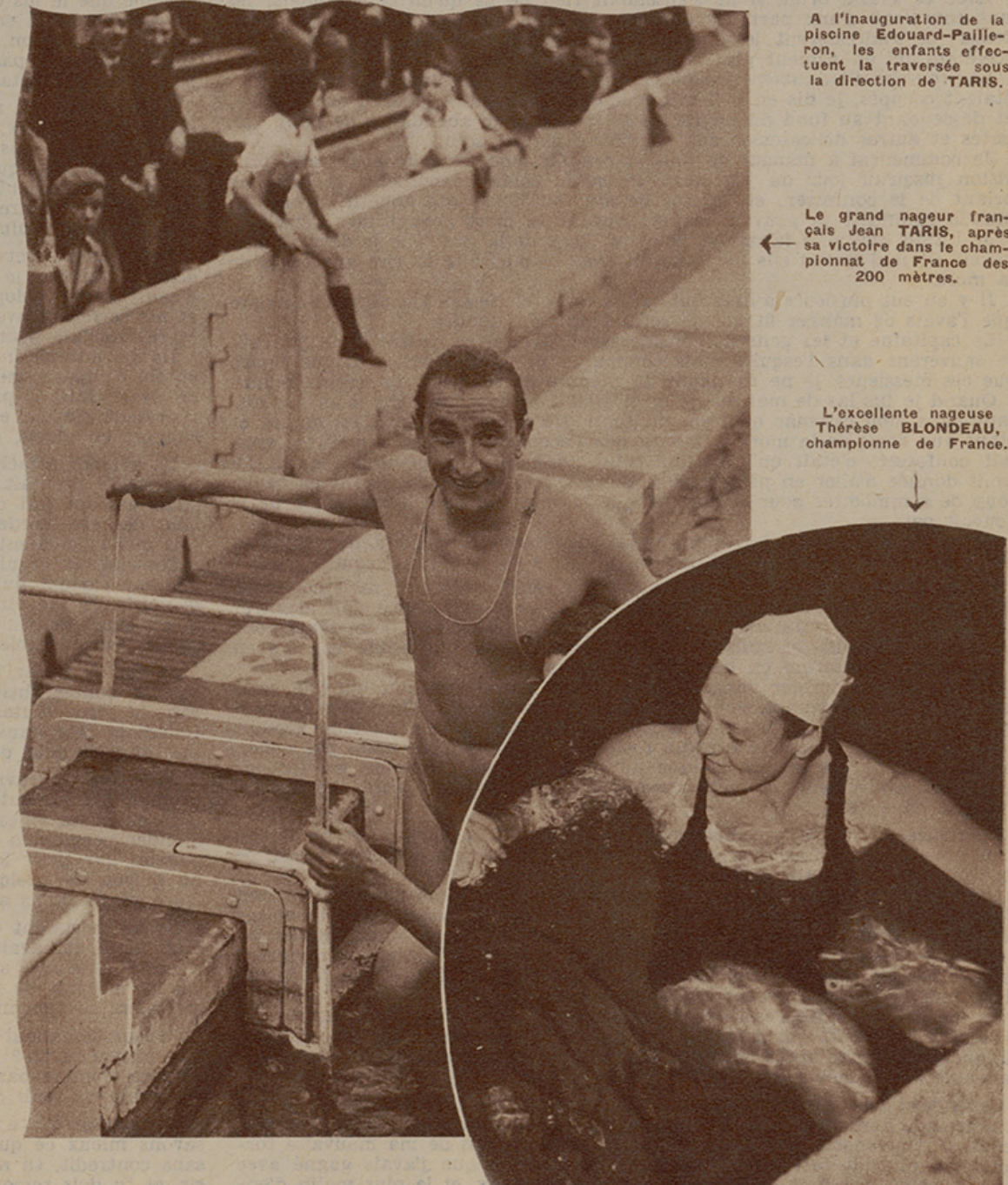
Il ne faut pas déplorer ce double départ, qui est raisonnable. Il faut plutôt éviter que la valeur de ces deux champions ne soit pas utilisée comme elle le mérite.

Il est d'un intérêt vital pour le pays que les pouvoirs publics fassent appel à eux, et leur confient les missions dont ils sont dignes.

Et cela sans tarder. — G. Y.



A l'inauguration de la piscine Edouard-Pailleron, les enfants effectuent la traversée sous la direction de TARIS.



Le grand nageur français Jean TARIS, après sa victoire dans le championnat de France des 200 mètres.

L'excellente nageuse Thérèse BLONDEAU, championne de France.

UNE PAGE DE HURTADO DE MENDOZA

LE TRITON

UNE AVENTURE DE LAZARILLE DE TORMES

« Les aventures de Lazarille de Tormes », un des grands chefs-d'œuvre de la littérature espagnole, fut publié au milieu du XVI^e siècle par Diego Hurtado de Mendoza, qui avait écrit ce roman lorsqu'il était étudiant à Salamanque. Cette œuvre, qui connut dès sa publication les rigueurs de l'inquisition, eut l'influence la plus profonde sur la littérature du temps, et donna naissance à un genre nouveau, la littérature picaresque, littérature réaliste, satirique, et qui donna de nombreux chefs-d'œuvre. Ce nouveau courant littéraire, qui en finit avec les fées, les paladins, les magiciens, tout le bric-à-brac des romans de chevalerie, emprunta ses sujets à la vie contemporaine du temps et fut une satire de la société d'alors.

Après mille tribulations, le vagabond Lazarille de Tormes vient de s'embarquer à Carthagène, en route pour les Indes.

Il s'éleva tout à coup une tempête horrible, qui sépara la flotte. Le pilote et les matelots ayant abandonné notre vaisseau au gré des vents, nous fûmes deux jours entre la mort et la vie.

Les vagues montèrent jusqu'aux nues; la tourmente croissait à mesure que notre espérance diminuait: les pilotes et les marins nous désespéraient; leurs gémissements et leurs pleurs étaient si grands, que je m'imaginai être au sermon de la Passion.

Avec ce grand bruit, il ne s'entendait rien de ce qu'on commandait; les uns couraient d'une part, les autres de l'autre. Ils voulaient tous se confesser, et s'adressèrent les uns aux autres, demandant l'absolution à des scélérats qui en avaient plus besoin qu'eux.

Le proverbe dit: *Rivière trouble, profit des pêcheurs*. Voyant donc que tous étaient occupés, je dis en moi-même: meure qui voudra, pourvu que je vive; et descendant au fond du navire, je trouvai grande abondance de pain, vin, pâtés et autres délicatesses dont personne n'avait soin.

Je commençai à manger de tout et remplir mon estomac pour faire provision jusqu'au jour du jugement, lorsqu'un soldat s'approcha de moi, me priant de le confesser; et, étonné de me voir de si bon appétit, il me demanda comment je pouvais manger voyant la mort devant mes yeux.

Je lui dis que je le faisais de peur que l'eau de la mer, que je devais boire, ne me fit mal quand elle me noyerait: ma simplicité le fit rire aux abois de la mort.

Il y en eut plusieurs autres qui voulaient se confesser à moi, mais la hâte que j'avais de manger fit que je refusai de les entendre.

Le capitaine et les gens de considération, avec deux prêtres qu'il y avait, se sauvèrent dans l'esquif; mais comme je ne faisais pas si bonne figure que ces messieurs, je ne fus point du nombre de ceux qui entrèrent dedans.

Quand je fus las de manger, je m'en allai à un muid de vin, et en mis autant dans mon estomac qu'il en put tenir. Un caporal me prit les mains, et étant aux abois de la mort, il me dit que j'écoutasse un péché qu'il me voulait confesser: c'était qu'il n'avait point accompli une pénitence qu'on lui avait donnée d'aller en pèlerinage à Notre-Dame de Lorette, ayant eu beaucoup de commodités pour le faire, et que maintenant qu'il le voulait, il ne le pouvait pas.

Je lui dis que, par l'autorité que j'avais, je changeais sa pénitence, et qu'au lieu d'aller à Notre-Dame de Lorette, il s'en allât à Saint-Jacques.

« Hélas! dit-il, je voudrais bien accomplir cette pénitence; mais comment le faire dans l'état où nous sommes; vu que l'eau commence déjà d'entrer dans ma bouche. — Je vous donne donc pour pénitence de boire toute celle de la mer », lui dis-je; mais cela lui fut encore aussi impossible, car il y en avait bien d'autres qui en burent autant que lui.

Me voyant au dernier danger, lorsque l'eau entra partout dans le vaisseau, je remonta promptement en haut, et m'étant déshabillé à demi, voyant qu'il n'y avait plus de temps à perdre, je me saisis d'une planche, lorsque nous nous allâmes briser contre un rocher. Et quoique je ne susse pas nager, je fus porté par ce moyen le long du rivage, où des pêcheurs me trouvèrent sans mouvement, et embarrassé dans la mousse et autres herbes qui naissent dans l'eau.

Le rivage où les vagues m'avaient poussé était fort éloigné du rocher où nous nous étions brisés. Il n'était venu jusque-là que ma planche et moi, de tout le débris de notre vaisseau.

Les pêcheurs, comme j'ai dit, m'ayant aperçu dans leurs filets, me prirent d'abord pour quelque monstre marin, tant j'avais la peau ridée, le visage défiguré, et tout le reste déguisé par les herbes qui m'enveloppaient. Ils me tirèrent de l'eau avec des crochets, de peur de casser leurs filets, et revinrent de leur erreur, après m'avoir bien considéré; mais la figure que je faisais alors, leur donna une pensée qu'ils exécutèrent après.

Ils me firent rendre l'eau que j'avais bue, et je commençai à respirer. Ils m'ôtèrent les habits qui m'étaient restés, et me portèrent dans leur cabane, où, quelques heures après, je repris mes esprits; je me trouvais nu et méconnaissable à moi-même, sur une méchante paille.

Cependant les pêcheurs avaient tenu conseil entre eux; et, lorsque je recommençai à rendre grâce à Dieu de m'avoir tiré du danger qu'il me souvenait d'avoir couru, et à me plaindre en même temps de ma mauvaise fortune, qui m'avait fait perdre, dans un instant, ce que j'avais gagné avec tant de peine, pendant trois années, un des pêcheurs, et le plus malin d'entre eux, s'approcha de moi et me tint ce discours:

« Monsieur le Triton, soyez le bienvenu. Ne pourriez-vous pas nous donner des nouvelles de ce qui se passe parmi les peuples marins? — Moi, Triton! lui dis-je, et ne voyez-vous pas que je suis un homme comme vous? — Un homme! me dit le pêcheur; tu es un Triton, ou un monstre marin, comme tu voudras t'appeler. »

Les autres s'approchèrent sur cela, et dirent qu'il n'y avait pas de doute que j'en fusse un. Je leur jurai vingt fois que j'étais un homme, et autant homme que le fils du meilleur bourgeois de Madrid; que j'étais marié et que j'avais femme et enfants. Ils feignirent de n'en rien croire, et me soutinrent que j'étais poisson, et, pour me le persuader, ils me firent voir dans un miroir. Quoique je parusse à moi-même affreux, je leur niai que je fusse poisson, mais que j'étais un homme.

« Point tant de raisonnements, dit le malicieux pêcheur: tu es un Triton, et des plus hideux; tu n'as qu'à te taire, si tu ne veux être mis en rouelles, et salé comme nos thons. »

Je voulus répliquer, mais le pêcheur commença à prendre son couteau, comme pour exécuter ses menaces, et, voyant qu'il n'y avait pas de remède, je me résolus à être ce qu'ils disaient, Triton, monstre marin et hareng même, s'ils l'eussent voulu.

Je ne savais cependant à quoi cela devait aboutir; mais j'en fus bientôt éclairci, lorsque je vis venir les pêcheurs avec une cuve qu'ils remplirent d'eau. Ils m'enveloppèrent ensuite d'herbes et de mousse, m'emballèrent et me serrèrent avec une corde, en sorte que je n'avais de libre que la tête, et ressemblai à un de ces dieux Termes, qu'on met dans les jardins.

Ils me mirent une longue barbe de glaieuls, et un chapeau de mousse; et, en cet équipage, me couchèrent sur le ventre, dans la cuve qui était plate et en ovale, faisant paraître, du bout de mes pieds, une queue de thon, qu'ils y avaient ajustée, et me tenaient la tête élevée hors de l'eau, au moyen d'un support en glaces, qu'ils m'avaient mis sous l'estomac.

Ils avaient attaché une corde à ma barbe postiche: la corde passait dans une poulie qui était au fond de la cuve, et le bout en venait sortir par un trou qu'ils avaient fait du côté des pieds, à fleur d'eau; de sorte qu'en tirant le bout de cette corde, ils me faisaient enfoncer la tête dans l'eau, toutes les fois qu'ils voulaient.

Lorsque ces coquins de pêcheurs eurent bien ajusté leur machine, ils publièrent partout qu'ils avaient pêché un Triton; et tant de monde de tout le voisinage me vint voir ce jour-là, que, quoique les pêcheurs ne prissent qu'un quart de réale par chaque personne, ils ne laissèrent pas de faire une somme considérable.

Je voulus parler, lorsque le monde commença à venir; mais celui qui avait soin de conter l'histoire du Triton, et qui était assis du côté de la cuve, tirant la corde toutes les fois que je voulais ouvrir la bouche, me faisait enfoncer la tête dans l'eau comme une grenouille, et je fus enfin obligé de me taire, de peur d'étouffer.

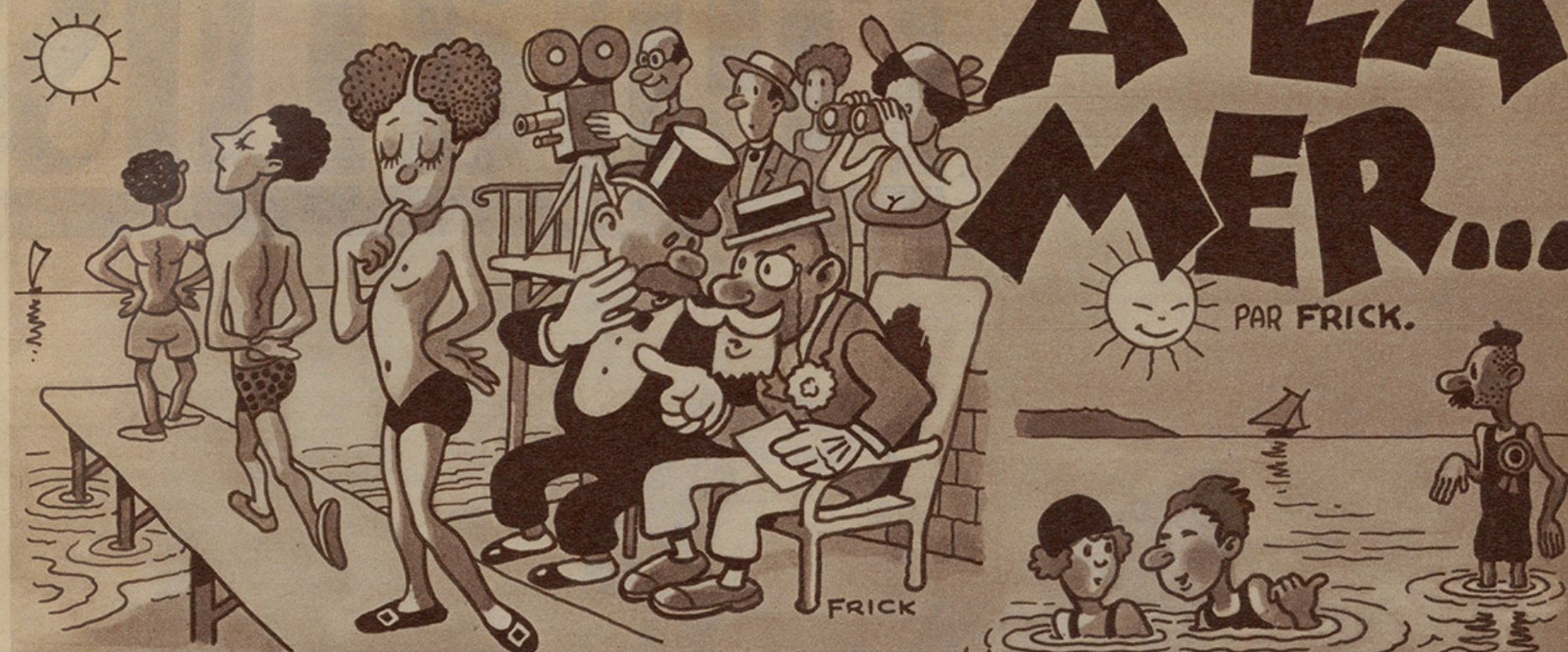
Les pêcheurs, ravis de voir si bien réussir leur invention, et alléchés par le profit qu'ils avaient commencé à faire, projetèrent entre eux de me porter par toutes les villes et villages d'Espagne. Pour cette fin, ils envoyèrent demander permission aux seigneurs de l'Inquisition, de montrer au public un poisson qui avait le visage d'homme; ce qu'ils obtinrent assez facilement, au moyen de quelque présent qu'ils firent à leurs seigneuries, de la meilleure pêche qu'ils avaient prise.

Ils me portaient dans une charrette; l'un y servait de charretier; l'autre était celui qui avait soin de rapporter ma vie aux spectateurs; et le troisième était monté sur la charrette, pour avoir soin de tirer la corde, si l'en vie me prenait de parler, lorsque nous rencontrions quelqu'un. Ils me permettaient seulement de le faire, lorsque nous nous trouvions seuls.

Je leur demandai un jour, qui diable leur avait mis dans la tête que j'étais un monstre marin? « Vous voyez bien, en conscience, leur disais-je, que je suis un homme parlant, buvant et mangeant comme vous; et vous ne devez point me tenir dans cette vilaine eau, qui me fera crever à la fin. »

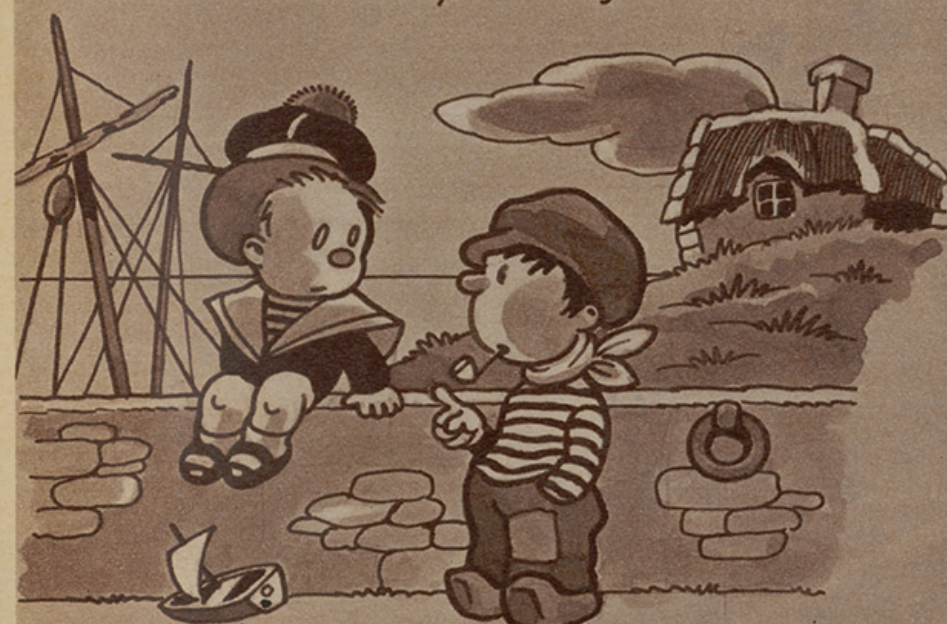
— Tais-toi, si tu n'as rien de meilleur à dire, me dit mon garde; nous savons mieux ce qu'il te faut que toi-même. Etant poisson, comme tu l'es, sans contredit, tu ne saurais demeurer une heure hors de l'eau, sans mourir, et tu dois remercier Dieu d'être tombé entre les mains de gens, comme nous, qui savons ce que c'est que de gouverner un monstre marin. »

LES CONCOURS DE BEAUTE.

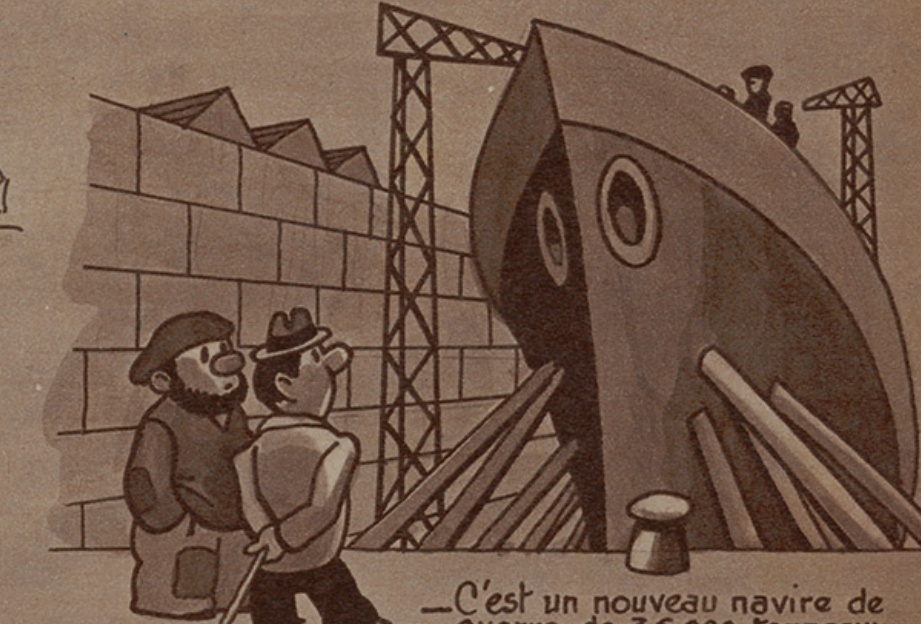


— Moi, je vote pour celle-ci, comme lauréate de "l'Eve Moderne"...
— Vous faites erreur, Baron!.. Aujourd'hui, c'est le concours de "l'Apollon 1936"...

— Comme la mer est tiède!.. Ça doit être à cause du Gulf-Stream...
— Penses-tu!.. C'est un croix de feu qui vient d'entrer dans l'eau...



— D'abord, nous autres, les fils de pêcheurs, nous usons nos fonds de culotte sur les bancs de Terre-Neuve...

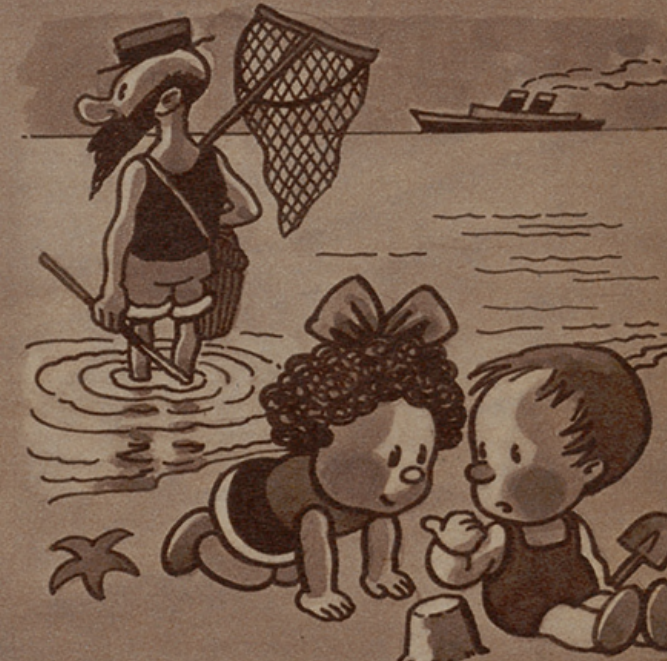


— C'est un nouveau navire de guerre de 36.000 tonnes.
— 36.000 tonnes!.. Qu'est-ce que ça doit faire comme pots de vin!..



UNE PARTIE DE PECHE A GRAND RENDEMENT.

— Tiens! Vous êtes en pension à l'Hôtel "Bellevue", je vois ça...
La choucroûte garnie, c'est leur spécialité...



— Il barbote toute la journée...
Alors, on l'appelle "le Banquier"...

regards



GARE DE TRIAGE

par TRISTAN RÉMY